

Larson

Konoba

La science des rêves

Pierre de Maere p.10 Bâân p.14 James Deano p.16 Stace p.18 Jean-Luc Fafchamps p.19 Éric Legnini p.20
Les albums du Covid p.22 Le Grand Manège p.30 Droits musicaux et back catalogue p.32



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746
AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/s

27.04 — 01.05

aralun est
une scène

aralun
aires 22

sopico — antoine wielemans — grandbrothers — lalalar

asa moto — famous — caroline — tukan — béesau — bolis pupul

commander spoon — m i m i — lo bailly — avalanche kaito

under the reefs orchestra — marcel — bothlane — jean-paul groove

pega — apotek — gregario + le lab + une création + une surprise

aralunaires.be



LES
NUITS
2022

27.04 > 16.05

BOTANIQUE.BE

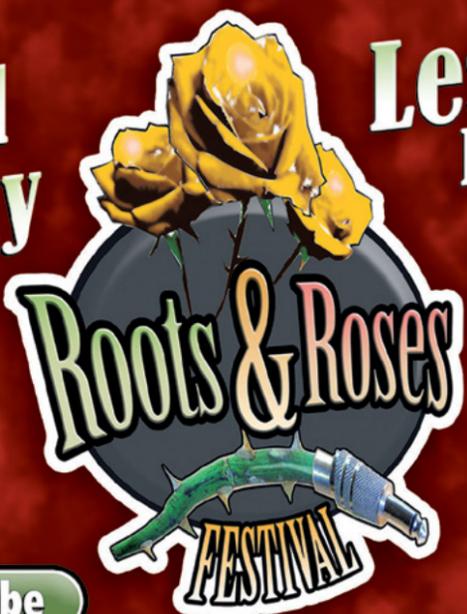
BOTANIQUE

OBOY • GAETAN ROUSSEL • THYLACINE • ILIONA
ANDY SHAUF • VIAGRA BOYS • HUBERT LENOIR
AKSAK MABOUL • TOMMY GENESIS • JACQUES
VENDREDI SUR MER • BAGARRE • FUGU MANGO
DIIV • ASCENDANT VIERGE • PIERRE LAPOINTE

AND MANY MORE !



30 April
& 1st of May



Lessines
Belgium

Reverend Horton Heat
The Black Lips
Rocket From The Crypt
The Fleshtones
The Flamin' Groovies
The Inspector Cluzo

... and many others

www.rootsandroses.be

Larsen

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur
de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
François-Xavier Descamps
Nicolas Alsteen

Collaborateur-trice-s
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Jean-Pierre Goffin
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Bernard Vincken
Didier Zacharie

Relocuteur-riche-s
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
Konoba
©Jeremy Adonis

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 15 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Mai 2022

P.10

Pierre de Maere débordera du cadre, c'est sûr



P.15

Wyatt E. dans les voiles de l'Orient



P.19

Jean-Luc Fafchamps et son actualité dense



P.20

Éric Legnini : Dutronc, père & fils



P.30

Le Grand Manège, la nouvelle salle namuroise



P.32

Droits musicaux et back catalogue, des calculs



Édito

Ce 18 février, un petit vent de liberté retrouvée a soufflé sur le secteur culturel. Après deux années marquées par des annulations, des reports, après des mois de promesses (et de punitions), la vie culturelle a enfin été autorisée à reprendre son cours. Les artistes peuvent à nouveau jouer devant un public debout et non masqué tandis que le monde de la nuit a fêté son réveil. Et on a bon espoir que les dernières restrictions soient levées prochainement.

Ces perspectives comportent toutefois leur lot de difficultés. La première concerne le public, sévère depuis de longs mois et habitué aux propositions des nombreuses plateformes numériques. Va-t-il revenir peupler les salles et les festivals? Tout comme dans l'Horeca, les milieux de la culture et de l'événementiel vont devoir faire face à une pénurie de technicien-ne-s, beaucoup ayant réorienté leur carrière pour survivre. Dès le début de la pandémie, la Culture a été reléguée au rang d'activité "non essentielle" et le retour à une vie normale ne va hélas pas effacer d'un coup de baguette magique ce sentiment de non reconnaissance, lourdement ressenti par le secteur culturel... Il lui faudra sans doute un peu de temps pour digérer et sortir de convalescence.

Claire Monville

En Couverture

p.8 RENCONTRE Konoba

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Yoann Janssens
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.10 Pierre de Maere
p.11 ML
p.12 Melanie De Biasio - King Arthur
p.13 Yōkaï
p.14 Bâän
p.15 Wyatt E. - Guilt
p.16 James Deano
p.17 La Smala
p.18 Le Motel - Stace
p.19 Jean-Luc Fafchamps

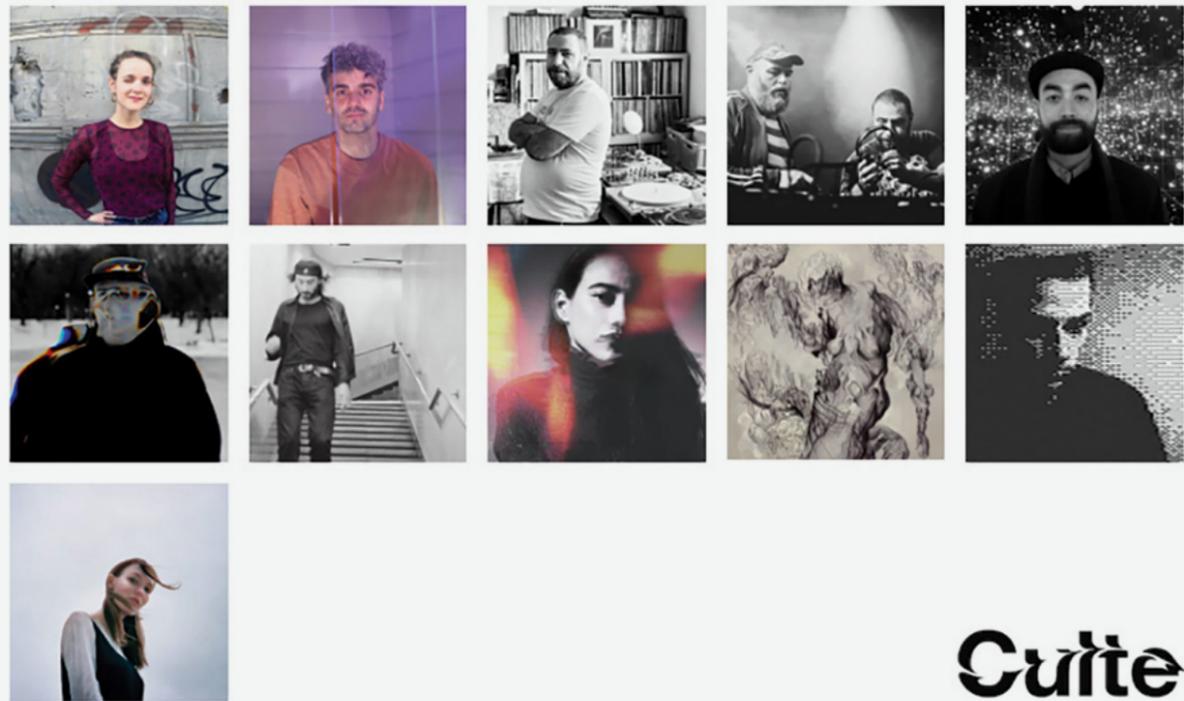
Articles

p.20 AVANT-PLAN Éric Legnini
p.22 360° Rebondir après un album passé inaperçu
p.26 SOCIÉTÉ Réussir dans la musique, ça veut dire quoi?
p.28 DÉCRYPTAGE Une radiographie des métiers des musiques actuelles
p.30 IN SITU Le Grand Manège de Namur
p.32 180° Droits musicaux et back catalogue

Los sorties

Bonus

p.38 C'EST CULTE Alain Pierre
p.40 4x4 Jawhar
p.41 ARRÊT/IMAGE Simon Vanrie
p.42 J'ADORE... Nicolas Wieërs
p.42 L'ANECDOTE Smahlo



Culte

©CULTE

#agence

#électro

Alors que la pandémie s'éloigne enfin, les sorties d'artistes Culte arrivent en force. Après le premier album de Sky HI sorti en novembre, les semaines à venir verront des galettes signées par la chanteuse espagnole Clara!, Lawrence Le Doux, Le Motel ou encore Front De Cadeaux.

Yoann Janssens, le visage derrière le Culte

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

D'une certaine manière, l'histoire de Culte a commencé sous les ponts. « À 15-16 ans, j'organisais des free parties sous les tunnels des autoroutes », s'amuse aujourd'hui Yoann Janssens. Et puis, il y a eu l'expérience anglaise avec goldFFinch, duo tech-house monté avec son comparse Gilles Renneson en 2011. « On a sorti pas mal de disques sur des labels anglais et on y jouait tous les week-ends. On a vu comment les choses fonctionnaient là-bas. En Angleterre, c'est "marche ou crève". Nous, on était représentés par l'agence Elastic, mais quand on revenait à Bruxelles, je voyais mes potes qui étaient payés au noir et au lance-pierre. Je me suis dit qu'il y avait un gros problème de professionnalisation. Au sens premier du terme ».

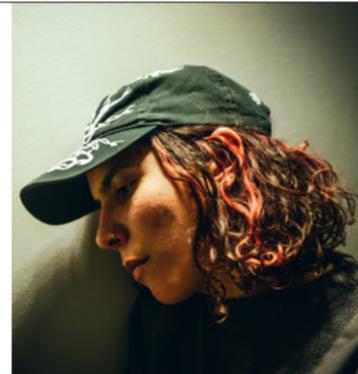
Culte Agency est donc lancée en 2015 avec cette idée que l'artiste est un travailleur comme les autres qui a lui aussi le droit d'être assuré et de cotiser pour sa pension. Entre booking, management, promotion, droit des artistes et, aujourd'hui, édition, Culte est une structure multi-tâches qui se présente comme une agence de développement d'artistes électroniques expérimentaux (mais pas que) belges (bis). Lesquels sont d'abord des amis de longue date : Lawrence Le Doux, Front De Cadeaux, Le Motel, Sky HI... Mais à l'époque, tout est encore à faire : « Un agent, c'est quoi ? C'est un carnet d'adresses et de la confiance. La confiance, ça prend cinq ans ».

Les étoiles s'alignent pourtant assez rapidement avec la sortie du premier EP de Sky HI sur le label berlinois PAN : « Il est directement repéré et ça me permet de me faire un réseau international ».

Culte est dans la place. « L'idée, c'est d'être à l'écoute des artistes et de répondre à leurs besoins. Avec certains, on parlera beaucoup de l'artistique, avec d'autres ce seront les aspects juridiques. À partir de là, on tire un plan de développement sur six mois et on les accompagne ».

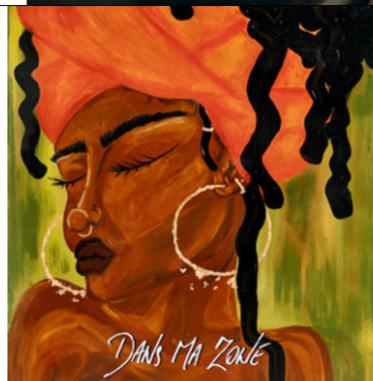
Une stratégie de fond qui s'inscrit dans la durée, donc. Et puis, le Covid est passé par là. Paradoxalement, ça a permis à Culte Agency de se professionnaliser un peu plus encore. Avec les aides de la Fédération Wallonie-Bruxelles, l'agence engage deux personnes à mi-temps et se développe. « On a beaucoup bossé l'aspect juridique et lancé une filiale synchronisation (musique à l'image) parce que sans club et sans concerts, c'est la seule source de revenus qui reste aux artistes. On a aussi cherché à trouver d'autres moyens comme des installations sonores dans des centres d'art, par exemple ».

Surtout, par rapport à la situation en 2015, Yoann voit « une énorme différence. Au départ, on passait un peu pour des imposteurs, on devait expliquer pourquoi on était là. « Un contrat ? Pour quoi faire ? On va payer ton DJ au RPI comme on a toujours fait ! » Aujourd'hui, c'est entré dans les mœurs. Les promoteurs comprennent la démarche et la soutiennent et les pouvoirs subsidiaires voient l'intérêt à mettre beaucoup d'énergie sur des projets qui peuvent paraître non viables d'un point de vue économique. Parce que derrière, il y a un développement sur le long terme. Et quand un artiste rayonne à l'international, même s'il s'agit d'un réseau de niche, ça donne une bonne image pour la ville et le pays ».



#révolution | #dark
LAZZA GIO

Avec ses textes sombres, ses collages électro, son spleen et sa présence habitée, Lazzza Gio a emporté les suffrages du jury et le 1^{er} prix lors de la finale du concours Du F. dans le texte - édition 2022 (fin février au Botanique). Déjà repéré-x par de nombreux médias (belges et français) lors de la sortie de son premier EP autoproduit (*Pas Vraiment Pour Toi*, disponible sur Bandcamp et en... K7), Lazzza Gio devrait faire parler d'iel dans les mois à venir.



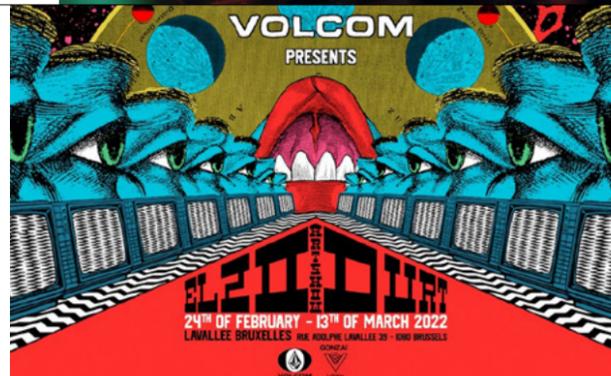
#YouTubouse | #reggae-rap
Kipili

Bienvenue dans la zone de Kipili, une jeune artiste d'origine congolaise (à découvrir : sa reprise d'*Indépendance Cha Cha!*) à l'univers musical à la croisée du reggae-dub et du R'n'B. Après une première série de caspules vidéo YouTubeuses, Kipili passe la deuxième couche en 2022 et livre dans la foulée un EP 4 titres bien coloré, à l'image du clip aux tons pastel de *Milkshake*, dans lequel les plus aguerris auront reconnu divers lieux hauts en couleurs de la capitale.



#trash | #cash
Boa Joo

La rappeuse-chanteuse d'origine belgo-rwandaise se la joue cash dans *Depuis*, désireuse de casser les codes d'une arène hip-hop encore bien trop masculine. Bim ! « Ils ont tous la même saveur, tous les mêmes traumas. Le mépris de leurs sœurs et la peur de leurs mamas », l'entend-on rapper dans un flow impeccable. Le single plante littéralement le décor et annonce l'atmosphère d'un premier EP prévu pour le retour du beau temps.



#expo | #LaVallée
Elzo Durt

La crise pandémique a inspiré Elzo Durt... et LaVallée vous présentera les derniers collages surréalistes de l'artiste bruxellois à l'occasion d'une expo que vous pourrez découvrir du 24 février au 13 mars. La musique occupe une place centrale dans son travail et de nombreux artistes et organisateurs ont déjà eu recours à ses services pour décliner leurs univers graphiques (Born Bad Records, La Femme, Limiñanas, Magasin 4, Rockerill, VHS From Space, Le Prince Harry, etc.).



#garage | #band
Fervents

Lorsque trois fervents briscards de la scène alternative décident de monter un projet ensemble, cela pourrait bel et bien ressembler à ce nouveau groupe... au sein duquel, on retrouve donc Ben Baillieux-Beynon (The Tellers, Ebbène, PAON), Nicolas Berwart (Été 67, François Bijou) et Sébastien Beaumont (Aucklane). Un EP 4 titres au parfum punk-rock garage est disponible depuis la Saint-Nicolas sur BandCamp.

En vrac...

César Franck

Au Grand Curtius

À l'occasion du bicentenaire de la naissance du compositeur liégeois, la Ville de Liège consacre à César Franck une exposition montée en collaboration avec l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège. Elle sera visible toute l'année. Depuis le 12 janvier, un "Espace César Franck" accueille l'emblématique console (claviers, pédalier et accessoires) de l'orgue Cavaillé-Coll dont le compositeur fut titulaire à la basilique Sainte-Clotilde de Paris. Vous pourrez également y découvrir, entre autres, le manuscrit original des *Variations symphoniques pour piano et orchestre* (1886) et de nombreux articles, documents et témoignages d'époque issus des Fonds Patrimoniaux de la Ville de Liège (des devoirs musicaux du jeune César alors élève au Conservatoire de Liège, des articles de la presse liégeoise relatant ses premiers concerts...). Situé au sein du parcours permanent du Grand Curtius, cet espace est accessible à l'achat d'un ticket d'entrée aux collections permanentes du musée. www.grandcurtius.be.

Small Bands

Anecdotes de groupes

Web designer le jour, musicien "métal" les week-ends et dessinateur le soir, Nicolas De Wolf allie ses trois passions dans un projet bédé intitulé Small Bands. Le principe ? Vous postulez avec votre groupe et Nicolas se charge de mettre en dessins vos meilleures anecdotes de groupes : galères, concerts ratés et autres situations absurdes... Une ma-

nière sympa de faire connaître son band et sa musique au travers également de témoignages et de liens vers vos réseaux sociaux ou plateformes d'écoute. La bédé n'en est qu'à ses débuts et Nicolas De Wolf vous propose de vous inscrire en lui envoyant votre histoire... Attention, tout doit être vrai et drôle bien sûr ! Tout se passe là-bas : www.smallbands.be.

INOUIs de Bourges

ML sélectionnée

Les INOUIs du Printemps de Bourges, une étape importante dans le développement international des artistes belges, ont confirmé le choix de ML (Marie-Laetitia Mattern, ex-Sonnfjord - interview à lire dans ce numéro) pour figurer parmi les découvertes nationales et internationales du festival Le Printemps de Bourges, qui se tiendra du 19 au 24 avril prochain. Cet événement permet très souvent à nos artistes de trouver des relais internationaux en matière de diffusion discographique et de scène.



Lo Kidzik fête ses 10 ans

Un festival pour petits et grands

Après deux éditions chamboulées par la pandémie, l'édition bruxelloise du festival Kidzik retrouve ses droits. L'occasion de célébrer le dixième anniversaire de la manifestation à travers une programmation profilée pour combler les petites oreilles. Durant tout le mois de mars, le Kidzik propose ainsi des concerts, spectacles originaux et animations insolites dans une dizaine de lieux bruxellois conviviaux (Petit Théâtre Mercelis, Maison des Musiques, La Rosaïe, Le Senghor, Bozar, La Maison qui chante, etc.). Au rythme des batteries, guitares, violons, flûtes, saxophones et autres pianos, le festival entend faire chanter et danser les enfants pour les sensibiliser à toute la diversité du monde musical. Après cette édition anniversaire dans la capitale, le Kidzik Festival se tournera vers l'été avec, en ligne de mire, une édition estivale organisée du 26 au 28 août à La Ferme ! (Louvain-la-Neuve).

État de la filière des musiques actuelles

L'enquête et le rapport

La crise sanitaire du Covid-19 a mis en lumière la précarité inhérente au secteur des musiques actuelles. Ce dernier a répondu à cette urgence en s'organisant et en se structurant. De nouvelles fédérations ont vu le jour et ont ainsi créé un espace de concertation et de discussion : le CCMA (Comité de Concertation des Métiers des Musiques Actuelles). Le 7 février, ce Comité de concertation des Métiers des Musiques Actuelles a publié une première étude intitulée *État des lieux socio-économique de la filière des musiques actuelles en Fédération Wallonie Bruxelles et analyse du réseau de salles de concerts de moyenne capacité en Wallonie*. Ce travail mené en 2021 en partenariat avec les équipes de recherche du service METICES (ULB) et du SEGEFA (ULiège) a mis à jour une analyse à travers des enquêtes et interviews quantitatives et qualitatives ainsi que de tables rondes menées en Wallonie et à Bruxelles. Le rapport de ces analyses est consultable ici : www.ccma.be.

JUS DE PLAISIR



Compilation "Jus de Plaisir"

Par amour du goût

Véritable modèle de cohabitation entre artistes wallons, flamands et bruxellois, la compilation *Jus de Plaisir* met à l'honneur les ambassadrices et meilleurs représentants d'une scène alternative belge excitante et toujours bien excitée. Punk, rock garage et post-n'importe-quoi fleurissent ainsi sur les deux faces d'une cassette audio éditée avec amour et passion par le label parisien Dead Madam Records. Tous enregistrés pendant une période de confinement scrupuleusement respectée, les quatorze morceaux de la compilation mettent notamment à l'honneur la musique de Warm Exit, de Purrses, mais aussi celles d'Easy Ego, Lenny Pistol, J3M3I, Bontridders ou Brorlab. Soit une belle bande. À découvrir exclusivement sur K7, donc...

Décès de Jacques Calonne

CoBrA on douil

L'artiste montois Jacques Calonne (10.08.1930), membre du mouvement CoBrA (de la revue publiée par l'Internationale des artistes expérimentaux dans la première moitié du 20^e siècle), est décédé ce 7 février à Bruxelles. Artiste pluridisciplinaire - peinture, théâtre, cinéma, poésie, plasticien... - Jacques Calonne s'était également essayé à la musique. Des compositions qui furent d'ailleurs appréciées par des compositeurs de renom tels Pierre Boulez ou Stockhausen. Vous pouvez découvrir ce travail sur le site de l'artiste. Un ouvrage intitulé *Noctuelles*, paru en 2015 à l'occasion de la Foire du Livre de Bruxelles, propose une rétrospective de l'œuvre de Jacques Calonne. Ce livre a reçu, en septembre 2015, le Groprix du Livre au 4^e Festival International du Film grolandais de Toulouse. Rien que ça.

Du F. dans le texte

Le palmarès

Le Botanique recevait le vendredi 18 février la finale du concours Du F. dans le texte, un tremplin, initié par le Conseil de la Musique pour les jeunes talents de la Fédération Wallonie-Bruxelles... qui "chantent en français" !

Quatre artistes et groupes avaient été sélectionnés à l'issue des demi-finales qui s'étaient déroulées fin janvier à l'atelier 210 : Fefeye, Gros Coeur, Lazza Gio et Oniri. Avec ses textes sombres, ses collages électro, son spleen et sa présence habitée, c'est Lazza Gio qui a emporté les suffrages du jury et le 1er prix (Prix de la Ministre de la Culture - 4.500€ et Prix PlayRight+ - 2.500€). Gros Coeur et leur rock lo-fi et psyché terminent quant à eux avec une jolie deuxième place et les Prix du Ministre-Président de la Région Bruxelles-Capitale (1.500€) et Prix PlayRight+ (1.500€), ainsi que de nombreux autres prix "coup de cœur" des partenaires du concours. La pop positive de Fefeye et la pop lyrique d'Oniri ne sont pas reparties les mains vides non plus. Vous pouvez découvrir le palmarès complet sur le site du Conseil de la Musique.

VKRS

La compétition nationale du clip

« Les groupes ont souvent besoin d'un clip pour faire connaître leur musique, mais le clip est bien plus qu'un support de diffusion. C'est un art à part entière ! Et ses artistes méritent d'être mis en valeur et reconnus ! », peut-on lire sur le site de VKRS (pour Video Killed the Radio Stars), une manifestation qui a mis le clip au centre de son activité et qui organise depuis plusieurs années une compétition nationale où sont primés les "meilleurs" clips sortis l'année précédente.

Les inscriptions sont ouvertes à toute personne physique, sans limite d'âge ou restriction de nationalité et sans contrainte de durée, tous genres confondus. Vous pouvez postuler et soumettre vos clips avant le 1^{er} avril via www.vkrs.be.

The Ego of the Taïga

Lo guide de survie pour musicien-ne-s

La FACIR défend les intérêts des musicien-nes en Fédération Wallonie-Bruxelles, en portant la voix des artistes auprès du monde politique et autres opérateurs du secteur culturel. Dans le cadre de ses activités, la FACIR se penche notamment sur les différentes étapes qui jalonnent la carrière professionnelle des musicien-nes : formations, service juridique, questions administratives, soutien personnalisé, etc. Et elle porte aujourd'hui ces thématiques sous la forme d'un podcast baptisé Eye of the Taïga, décrit comme un guide de survie conçu à l'attention des musicien-nes belges et qui aborde des questions telles que : « Vraiment... Vivre de sa musique ? », « Musicien-ne c'est un vrai métier ? », « Être artiste. Oui mais comment ? ». Le podcast Eye of the Taïga entend ainsi apporter des éléments de réponse en compagnie d'acteur-trice-s de terrain avec l'aide de professionnel-le-s du secteur musical.



L'Effet Stromae

Do Cheese aux Victoires de la Musique

Stromae a succédé à Jean-Louis Aubert en tant que Président d'honneur des Victoires de la Musique, à l'occasion de la 37^e édition de ces récompenses musicales françaises. C'est la première fois qu'un Belge accède à cette fonction honorifique, à moins de considérer Raymond Devos comme 100% Belge (et musicien ?) lors de l'édition de 1990. Si vous êtes fan de Stromae, la RTBF illustre par ailleurs en podcast et en dix épisodes, le parcours de l'artiste, de ses débuts à son statut de star internationale, de *Cheese à Racine carrée* et ce, juste avant *Multitude* donc. Cela s'appelle *L'Effet Stromae* et c'est à écouter via le service Auvio. Avant le raz-de-marée prévu dès le 4 mars...

Cloé du Trèfle

Passouso de musiques

Cloé du Trèfle a un joli parcours de musicienne dans son sac... Aujourd'hui, elle porte également un autre projet dans lequel elle insuffle une seconde vie à des 45 tours. Très justement intitulée *Cloé a plus d'un 45 tours dans son sac*, son idée consiste à recycler ces petits morceaux de vinyles ronds en objets de décoration. Comment ? En y découpant la silhouette (ou la "skyline") de différentes métropoles. Dont Bruxelles, bien évidemment. Cela n'a pas échappé à la capitale belge qui a contacté l'artiste bruxelloise pour lui commander 400 vinyles "brussels skyline" à destination de l'Exposition Universelle qui se déroule actuellement à Dubaï. Cloé a eu l'idée d'y ajouter un QR code menant à une playlist mettant en lumière des titres et artistes "cultes" de Bruxelles : de Plastic Bertrand à Stromae, en passant par Juicy, Viktor Lazlo, Jaune Toujours, Puggy, Baloji etc. De quoi faire rayonner nos artistes au beau milieu des Émirats arabes unis.

Animaux en péril

Instruments en voie de disparition

Une nouvelle réglementation de l'Union européenne interdit dorénavant la vente d'ivoire sur le marché européen. La volonté est bien sûr de stopper le trafic et la mise à mort des éléphants, menacés d'extinction. Les instruments de musique bénéficient d'une exception mais la formulation de la nouvelle loi est assez vague. On y dit que

pour être vendu ou restauré, un instrument doit avoir été récemment utilisé... qui plus est par un "artiste-interprète" ! On a déjà fait règle plus précise... Et voilà qui suscite l'inquiétude de nombreux fabricants et restaurateurs qui, la plupart du temps, retrouvent des pianos (aux touches plaquées en ivoire bien sûr) endormis depuis bien longtemps dans des greniers. Un patrimoine risque donc de se perdre. Certains propriétaires craintifs des affaires d'une administration - peu au fait du sujet et qui devra donc délivrer un permis de restauration / revente - ne préféreront-ils pas plutôt se débarrasser de leurs vieux instruments ? Car outre les pianos : orgues, instruments à vent, archets... recouraient eux aussi à l'ivoire et sont donc eux aussi concernés. Un article plus complet sur ce sujet, pas si anodin, est à découvrir sur www.fim-musiciens.org.

La Monnaie

Par ici les coulisses !

Le Théâtre de la Monnaie a développé, en collaboration avec la société de développement web Tentwelve (qui a créé également larsonmag.be, le pendant web du magazine que vous tenez entre les mains !), un site qui vous présente l'envers du décor de la maison d'opéra. « Construire un opéra, c'est un travail d'équipe mené par d'innombrables talents méconnus, qui opèrent la plupart du temps en coulisses et dans les ateliers. Sans eux, pas de spectacle. Explorez l'envers du décor et découvrez les lieux inaccessibles de la Monnaie, maison d'opéra située au cœur de Bruxelles. » Comment conçoit-on, fabrique-t-on ou installe-t-on un décor ? Comment se gère la technique d'un opéra ? Cotons, fausses fourrures, laines, dentelles, velours, cuirs, tulle... comment gère-t-on un tel stock ? Autant des questions que vous vous posez peut-être et de lieux que vous rêviez de découvrir... et pour lesquels vous pouvez aujourd'hui obtenir des éléments de réponse. Tout cela, en images. Une très belle manière d'accéder aux coulisses d'une grande entreprise de création grâce à ce site web très bien réalisé mais également très ludique. behindthescenes.lamonnaie.be.



© JEREMY ADONIS

album

pop-rônoúso

Konoba

La science des rêves

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Sur un fil tendu entre rêve et réalité, Konoba trouve l'équilibre parfait. Tel un funambule suspendu au-dessus d'un monde à l'arrêt, le chanteur traverse une époque troublée et interroge l'apparente stabilité de nos vies à travers des mélodies pop-modernes. Album à forte charge émotionnelle, *It Was Only a Dream* voit Konoba franchir un cap, mais aussi s'affranchir de certaines déformations professionnelles. Enfermé dans un appartement de Tbilisi, en Géorgie, l'artiste en profite pour se confier au magazine Larsen.

It Was Only a Dream est le nom de votre album, mais aussi le titre d'une nouvelle chanson. En quoi est-elle plus significative que les autres ?

Je me sentais en phase avec le thème développé dans ce morceau. *It Was Only a Dream* est une phrase qui symbolise bien l'état d'esprit dans lequel j'étais ces deux dernières années. Face à la pandémie, une partie de moi s'interrogeait en effet sur la vraisemblance de la situation. Étions-nous dans la réalité, un rêve ou un cauchemar ? Je suis parti de ce questionnement pour imaginer une histoire d'amour trop belle pour être vraie. Lorsqu'une relation dépasse nos espérances, on peut en effet avoir peur de se réveiller par peur de tout perdre...

En 2017, vous avez sorti le single *On our Knees* en compagnie du producteur bruxellois R.O. Ce titre comptabilise désormais quelque 50 millions de vues sur YouTube. Pour un morceau concocté en toute indépendance, le score est impressionnant. Avec du recul, comment expliquez-vous ce tour de force ?

Quand je songe à ce single, j'éprouve d'abord un sentiment de gratitude. Ce titre a permis à ma carrière d'éclore. Grâce à lui, j'ai voyagé et vécu des moments inoubliables. Si je suis conscient de tout ce que cette chanson m'apporte, je sais aussi ce qu'elle me coûte... Jusqu'ici, aucun autre de mes titres n'a remporté un tel succès. Cette situation est d'ailleurs à l'origine de nombreuses réflexions et d'un véritable processus d'acceptation. Aujourd'hui, quand l'un de mes morceaux enregistre un million de vues sur YouTube, je dois m'en réjouir, sans comparer avec les chiffres générés par *On our Knees*.

Ce single a-t-il changé votre rapport au succès ?

Dans une certaine mesure. Parce que ce titre tend à générer des attentes disproportionnées. Après *On our Knees*, j'ai parfois cherché à plaire en prenant des directions artistiques qui ne me ressemblaient pas vraiment. J'espère ne plus jamais tomber dans ce piège... En 2022, je n'ai plus pour ambition d'être une star mondiale et de signer des tubes à succès. Désormais, mon principal objectif, c'est de rencontrer les goûts d'un public qui se reconnaît à travers ma musique.

Ces dernières années, pourtant, Konoba s'est forgé une fameuse réputation à l'étranger, notamment en Europe de l'Est. Quel est le point de départ et la raison de cet engouement pour votre musique dans cette partie du monde ?

J'ai beaucoup tourné en Pologne, en Roumanie ou en Ukraine. Toutefois, là où je connais un véritable succès populaire, c'est en Arménie, en Turquie et en Géorgie. Se retrouver là-bas, devant 15.000 personnes qui reprennent mes chansons en chœur, c'est un sentiment indescriptible. Je n'ai jamais imaginé vivre de tels moments... Je ne peux bien sûr pas me plaindre de mon parcours en Belgique. Pourtant, c'est incomparable avec le succès que je rencontre en Géorgie. Là-bas, je suis invité au JT et sur les plateaux télé. Par ailleurs, je comptabilise presque 6 millions d'écoutes sur les plateformes de streaming. Alors que le pays ne compte que 4 millions d'habitants... Pour tenter de comprendre cet engouement, je m'en remets aux harmonies vocales. C'est un trait de caractère commun à toutes les musiques populaires qui bordent la Mer Noire. Et il se fait que, dans mes chansons, les harmonies vocales sont très présentes. Cela n'explique pas tout, mais c'est peut-être un élément de réponse.

Vous êtes actuellement à Tbilisi, en Géorgie. Cette relocalisation est-elle à mettre en lien avec votre popularité ?

Je ne parle pas un mot de géorgien. C'est une langue qui demande de maîtriser l'alphabet kartveli. Pour un étranger, l'apprentissage est extrêmement difficile... Je ne projette donc pas de m'installer durablement à Tbilisi. Ma présence dans le pays découle plutôt d'un concours de circonstances. Ma compagne est Géorgienne. Avec la crise sanitaire, elle doit attendre trois

mois avant de pouvoir accéder librement à l'espace Schengen. Cela étant, la Géorgie tient vraiment une place à part dans mon cœur. À force d'y jouer des concerts et de participer à des conférences de presse, je me suis lié d'amitié avec de nombreuses personnes. C'est d'ailleurs ici que j'ai rencontré ma compagne.

Konoba

« L'image d'un ordinateur posé au coin d'un feu de bois est en parfaite adéquation avec la réalité de mon processus créatif. »

Toutes les chansons de l'album précédent (10) découlaient d'expériences vécues à l'étranger. À l'inverse, *It Was Only a Dream* s'est dessiné dans un monde à l'arrêt. Ce contexte a-t-il modifié votre façon de travailler ?

D'un point de vue créatif, *It Was Only a Dream* est l'exact opposé de 10. Ce disque était le fruit d'un long voyage en compagnie de R.O. Nos chansons voyaient le jour dans des chambres d'hôtel, des avions ou des lieux de transit. Cette fois, la création de l'album découle d'un processus solitaire et ultrasédentaire. Pour l'essentiel, je l'ai composé dans un petit chalet du côté de Stoumont. Cet endroit est un véritable cocon qui me préserve de toutes formes de distraction. L'atmosphère de ce lieu imprègne l'ADN des nouveaux morceaux. Sur *It Was Only a Dream*, les productions sont résolument modernes et électroniques, tandis que les arrangements sont plutôt portés vers des sonorités organiques et chaleureuses. En cela, l'image d'un ordinateur posé au coin d'un feu de bois est en parfaite adéquation avec la réalité de mon processus créatif.

Certains morceaux de l'album sont répertoriés sous forme d'emojis. Quel sens faut-il leur attribuer ?

Au terme de l'enregistrement, j'ai écouté l'album d'une traite. J'étais super heureux des mélodies et des textes proposés dans les chansons. Néanmoins, j'avais l'impression d'arriver avec quelque chose de très copieux. Pour alléger le menu et laisser respirer l'ensemble, j'ai imaginé des interludes, une introduction et un épilogue. Plutôt que d'associer un titre à ces différentes transitions, j'y ai accolé des emojis. Je trouve que cette présentation aère les choses et suscite la curiosité. Le choix des emojis est à mettre en relation avec l'intitulé de l'album. Les petites étoiles, la poudre du marchand de sable, les croissants de lune ou le cœur sont en effet des symboles que j'associe à l'imagerie du rêve. Un thème qui traverse l'album de bout en bout.

Konoba
It Was Only a Dream

Mouda Music





chanson # révolution

©VICTOR LABORDE

Pierre de Maere

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Signé sur le label français Cinq7 (Philippe Katherine, L'Impératrice), le jeune Brabançon s'impose comme le nouvel ovni de notre scène pop. Mis en orbite avec *Un Jour, Je*, premier EP à paillottes, il voit les choses en grand et il a bien raison. « *Sky is the limit* »...

Pierre de Maere
Un jour, je
Cinq7 /
Wagram Music



Sur son premier EP *Un Jour, Je*, Pierre de Maere envisage de se marier avec un ange, tutoie les étoiles et songe sérieusement à devenir une superstar. « Mon inspiration, ce sont mes ambitions futures, précise-t-il. J'estime que, de zéro à vingt ans, mon existence a été assez chiant, complètement vide de palpitations. Prends un mec comme Eddy de Pretto, il a une écriture brute, très cash, car il est passé par un profond traumatisme à l'enfance. Moi, mon seul traumatisme, c'est de n'avoir rien vécu et j'ai envie que ça change. Tous mes textes se nourrissent de mes fantasmes futurs. »

Avec déjà trois titres plébiscités en radio et sur YouTube (*Un jour je marierai un ange*, *Menteur*, *Regrets*,

tous présents sur l'EP), Pierre de Maere est la grosse sensation de ce début d'année. Moderne et mouvante, sa conception de la chanson française croise la flamboyance baroque des premières mini-symphonies pop de Michel Polnareff et le lyrisme raffiné de Stromae. À ses vignettes mélodiques conçues dans la chambre familiale à Walhain, dans le Brabant wallon, viennent se greffer des photos promotionnelles hyperléchées, des clips à l'esthétique soignée et des punchlines qui claquent, à l'instar du banner « *Make Me Famous Please* » placé sur sa page d'accueil Facebook. Oui, Pierre de Maere a une vision XXL et fait figure d'ovni dans une Fédération Wallonie-Bruxelles qui assimile encore trop souvent l'appétit de réussite artistique à une forme d'arrogance. « J'ai toujours vu les choses en grand, concède-t-il. Un peu comme Lady Gaga à ses débuts... et ça lui a réussi. »

Avouons-le. Personne ne l'a vu venir. Pas d'inscription à The Voice Belgium, pas de trace d'une participation à Du F. Dans le Texte, pas de première partie au Botanique ou de connexions dans le "métier". Pierre de Maere s'est construit tout seul. Sa bio officielle parle « d'un jeune homme lisant l'intégrale de Picaso au coin du feu, avec Pink Floyd en musique de fond et des images du film Charlie et la Chocolaterie diffusées sur un écran ». OK, c'est bien torché tout ça, mais encore ? « À l'âge de dix ans, j'ai reçu un iPod Touch doté de la fonction GarageBand. J'ai commencé à faire des boucles sur lesquelles je chantais. Très vite, je pensais à un truc "global". Je construisais mes pochettes, je pensais à des clips, à la manière dont j'allais m'habiller sur scène. La chanson n'était qu'un élément parmi d'autres... »

Piorro do Maero

« Tous mes textes se nourrissent de mes fantasmes futurs. »

En 2020, il compose *Potins Absurdes*. « Le premier morceau dont j'étais fier ». Réalisé avec son frère qui est ingénieur du son, le titre fait son chemin sur YouTube et tombe dans l'oreille d'un directeur artistique du label parisien Cinq7 (Philippe Katherine, L'Impératrice). « Il m'a invité à Paris et m'a proposé un contrat discographique portant sur deux albums. Quelques mois après, j'avais droit à des articles dans *Télérama* et dans *Têtu*. » Pierre de Maere aime le glamour, mais il y a aussi quelque chose de punk dans son attitude. Comme pour son EP, il a décidé de faire son album en binôme avec son frère, sans aide extérieure. « Je compose dans ma piaule à Walhain, avec un ordi, deux enceintes et un clavier. Je fais tout en autodidacte. C'est ce qui explique sans doute ce côté naïf et décalé de ma musique ». Il évite de se frotter aux grosses structures et trouve des combines borderline. « Les fringues que je porte dans mes clips, je les achète en magasin le jour du tournage et je les rapporte le lendemain en me faisant rembourser. La dernière fois, c'était un pull en cachemire à 1.200 euros et la combine n'a pas marché. Mon manager me l'a finalement offert comme cadeau de Noël. »



debut-EP

pop

©BIBIAN BINGEN

ML

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Nouvelle voix d'une chanson française venue de Belgique, ML relie Bruxelles à Paris avec un premier EP baptisé *Nuit Noire*. L'ex-chanteuse du groupe Sonnsford en profite pour s'inventer un style dans sa langue maternelle. Histoire de prolonger l'aventure en compagnie d'Angèle, Iliona ou Claire Laffut. Il faudra donc désormais compter avec ML. Deux lettres à retenir.

Toutes les bonnes choses ont une fin. Maria-Laetitia Mattern peut en témoigner. Il y deux ans, la voix de Sonnsford mettait un terme à l'aventure collective imaginée aux côtés de son frère Aurelio et du musicien François de Moffarts. « Je n'ai jamais calculé ou anticipé mon départ du groupe, confie la chanteuse. C'est une transition très instinctive. J'avais écrit des textes en français, des chansons beaucoup plus intimes. Quand j'ai réalisé que j'évoluais vers un truc plus personnel, j'ai annoncé aux autres que je quittais le navire pour entamer une carrière solo. Même s'ils comprenaient ma démarche, ça restait une rupture... C'est douloureux et jamais facile à vivre. »

Lo justo milioù

Sur son premier EP, l'artiste belge esquive les métaphores et autres stratégies d'évitement pour chanter les choses telles qu'elles sont vraiment. Démarche frontale et nettement plus casse-gueule, l'écriture en français voit aujourd'hui ML assumer ses émotions sans concession. « Au début, j'avais tendance à me réfugier derrière des paroles assez cryptiques, retrace-t-elle. C'est que, venant de l'anglais, j'avais pour habitude de recourir à de tels procédés. Mais en français, ça ne fonctionnait pas du tout. À la limite, je chantais des trucs qui ne voulaient absolument rien dire. J'ai donc dû m'efforcer de simplifier mon style et, surtout, être honnête avec moi-même. » Au plus près du réel, ML ose toutefois quelques pas de côté, plus poétiques et légers. « En français, toute la difficulté est de trouver le juste milieu : l'équilibre entre la spontanéité de l'écriture et la justesse des propos. D'ailleurs, mon processus d'écriture est bien plus 'prise de tête' qu'autrefois. Parce que maintenant, je mesure le poids des mots, je connais leur signification. Je sais ce qu'ils disent de moi. »

Allo Florido?

Inventé à Bruxelles en compagnie des fidèles François de Moffarts et Aurelio Mattern, le premier EP de ML s'est érigé à Paris en compagnie d'Ambroise Willaume, alias Sage, producteur et arrangeur connu pour ses collaborations avec Clara Luciani, Soko ou Lomepal. « Pour moi, c'est une rencontre importante. Parce qu'il a réussi à lier l'ensemble, à donner une cohérence à mes chansons, à forcer ma détermination. C'est à son contact que mon projet a réellement vu la lumière du jour. » Comme pour Iliona, Claire Laffut ou Angèle, les premiers pas de ML passent donc sous la Tour Eiffel. « À partir du moment où je fais de la chanson française, il me semblait plus judicieux de travailler avec une équipe bien structurée en France. J'ai eu la chance de rencontrer les gens de chez Allo Floride, une agence de management parisienne qui s'occupe notamment de Môme, Bon Entendeur ou Isaac Delusion. »

C'Avro charnière

Carte de visite ultrapersonnalisée, *Nuit Noire* se montre aussi à l'aise sur des versants mélancoliques (Un peu plus haut) que sur des façades nettement plus euphoriques (*Nuit Noire*, *Divagation*). Et puis, au milieu de tout ça, il y a *Changé*. Sous sa mélodie chatoyante et son air décontracté, le titre est assurément une œuvre charnière dans la carrière de la chanteuse. Parce qu'il en dit long sur ses émotions, mais aussi sur ses ambitions dans le petit monde de la chanson. Le texte, déjà, évoque la fin d'une relation. Est-il question d'un couple ou de Sonnsford? Difficile à dire. Même si la réponse se situe certainement à la croisée des chemins. Plus que tout, *Changé* lie les paroles aux gestes. De l'anglais au français, cette métamorphose de Maria-Laetitia Mattern en ML s'accompagne en effet d'un superbe duo avec Flore Benguigui, chanteuse du groupe L'Impératrice. Le dialogue entre les deux personnalités fonctionne à merveille. Leurs voix se confondent, fusionnent et s'envolent vers un même objectif. Solaire, malgré son thème maussade, ce titre laisse entrevoir un avenir radieux. Parce que c'est une évidence : *Nuit Noire* est bel est bien le point de départ d'une nouvelle aventure...



expo # son-images ©MELANIE DE BIASIO

Melanie De Biasio *Lay Your Ear To The Rail*

TEXTE : JACQUES PROUVOST

Tous les deux ans, Europalia consacre son festival à un pays ou un thème. Cette année, c'est le rail qu'il célèbre (Trains & Tracks). Dans ce cadre, le Musée de la Photographie de Charleroi a proposé à la chanteuse Melanie De Biasio de « refaire le chemin à l'envers ».

Elle est donc retournée sur la terre de ses aïeux, s'est replongée dans les souvenirs et les parfums du passé pour revivre cet exode aussi douloureux que plein d'espoir. Au second étage du musée, au bout du long couloir, on entre dans un tout petit espace : la Black Box. Dans le noir complet, des chants d'oiseaux, le souffle d'un vent doux, le bruissement des feuilles et les rires d'enfants envahissent le compartiment. Des images, filmées par Melanie elle-même, apparaissent sur l'écran : des photos souvenirs d'après-guerre, des coupures de journaux, quelques lettres et puis, au travers des fenêtres d'un train, les paysages italiens commencent à défiler. Les vallées arborées sont gorgées de soleil. L'image, en noir et blanc, très contrastée et extrêmement lumineuse, flotte et tremble fébrilement. La voix fragile et lointaine de Melanie se fait entendre sur un tapis sonore bourdonnant et obsédant. Le voyage continue en un long travelling glissant sur plus de 9 minutes quarante et

nous entraîne au plus profond de nos souvenirs et de nos émotions. Le chant est hypnotique, fantomatique et répétitif, comme celui des boggies sur les rails. *Lay Your Ear To The Rail*, psalmodie Melanie De Biasio. Le son du Wurlitzer de Pascal Paulus se déforme, amplifie la mélodie, la rend brumeuse et sourde, comme le battement d'un cœur. L'image devient abstraite, seule une silhouette en contrejour se laisse traverser par le rail qui l'emmène vers l'ailleurs. Là-bas. La Belgique, sans doute, et ses mines de charbon... La voix monte, descend, se cache, disparaît et se confond avec le tempo et la respiration. Les traits et les traces disparaissent, la lumière devient aveuglante. À nous d'inventer la suite de l'histoire, Melanie nous a mis sur la voie.

Europalia – Trains & Tracks – Musée de la Photographie Charleroi

Musique : Pascal Paulus, Melanie De Biasio

Paroles : Gil Holmick, Melanie De Biasio

Images : Melanie De Biasio



spectacle-musical # jeune-public ©FREDERIC IOVINO

King Arthur

TEXTE : LOUISE HERMANT

Pour son nouveau spectacle, la compagnie Dérivation a remanié la célèbre légende du Roi Arthur, mise en musique par Henry Purcell. Arrangé par Catherine De Biasio, ce "semi-opéra" se voit remis au goût du jour... sauce punk.

Reprenre et retravailler ce célèbre semi-opéra d'Henry Purcell, composé au 17^e siècle, est un exercice périlleux. D'autant plus lorsqu'il s'agit aussi de le rendre accessible à un jeune public. Mis en scène par Sofia Betz, le spectacle s'éloigne de la version classique pour en présenter une forme décalée. Aux arrangements musicaux, on retrouve Catherine De Biasio, la moitié du duo Blondy Brownie.

« On voulait ramener d'autres couleurs musicales, que ce ne soit pas purement classique. Tout a été réécrit pour présenter quelque chose de plus moderne », explique la multi-instrumentiste. Celle-ci confie avoir été surprise par cette proposition, n'étant pas spécialisée dans la musique classique. « J'ai un point de vue extérieur alors que les trois autres chanteurs lyriques connaissent bien le répertoire de Purcell. Cela a permis d'arriver à un résultat bien différent de l'original car il est sûr que les puristes n'entendront pas ce qu'ils ont l'habitude d'entendre. » Purcell prend ici une direction... punk, tant dans l'esprit que dans la musique.

Sur scène, quatre musicien-ne-s (Julie Calbete, Pauline Claes, Romain Dayez, Catherine De Biasio) et un comédien (Fabien Magry), deux claviers, une boîte à rythme, quelques percussions. Pas de décors imposants, seul un rétroprojecteur habille l'ensemble. La pièce se veut minimaliste, pour pouvoir tourner facilement et répondre à des contraintes financières. « C'est compliqué d'adapter un opéra normalement composé d'un orchestre et de chœurs. L'idée, c'était de reprendre certains airs musicaux. On en a gardé une douzaine pour la pièce. »

Le livret a, lui aussi, été revisité en laissant plus de place au personnage d'Emmeline, la fiancée d'Arthur, d'habitude... silencieuse. Ce nouveau spectacle lui donne dorénavant de la voix et une importance. « Quand on se lance dans ce genre de projet, on réécrit forcément avec ce qu'il se passe autour de soi au moment même. Ici, Arthur n'est pas juste un guerrier, il est aussi fragile et empl de doutes. »

King Arthur reprendra dès le printemps et continuera de tourner jusqu'en 2023.



album # jazz-psgché ©ALICE KHOL

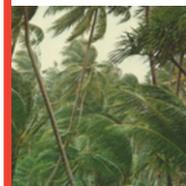
Yôkaï

TEXTE : LOUISE HERMANT

L'inclassable formation bruxelloise revient avec un second album, plus électrique que le précédent. Après 10 ans d'existence, Yôkaï continue de se réinventer et d'expérimenter, pour ne jamais débarquer en terrain conquis.

Lorsqu'il s'agit de décrire leur musique, les dénominations se multiplient pour tenter de la dépeindre le plus justement possible. Ce n'est pas tout à fait du jazz, ni tout à fait du rock psyché, pas tout à fait de l'improvisation, ni du kraut. Ce n'est, en tout cas, plus de l'éthio-jazz comme ça a pu l'être à leurs débuts, il y a une dizaine d'années. « Avant, on faisait beaucoup plus de choses dans ce style, plus métissées, avec des rythmes africains. J'ai aussi fait mes études à Cuba, je connais donc bien la musique latine. Je n'ai pas du tout envie de faire ça ici, même s'il reste quand même toujours, dans le fond, quelque chose qui vient de là. Je veux cependant éviter à tout prix l'évidence de la musique "world" ou tropicale. On voulait aller vers quelque chose de plus personnel, avec davantage de textures », souligne Yannick Dupont, à la batterie, au clavier, aux percussions et fondateur du projet.

Yôkaï
Coup de grâce
Humpty Dumpty
Records



De retour avec un second album, le premier a été publié en 2019 et un EP est sorti l'année dernière (*Sentinelles*), Yôkaï poursuit son exploration sonore. Les huit musiciens (Clément Nourry, Ivan Tirtiaux, Fred Becker, Axel Gilain, Éric Bribosia, Jordi Grognard, Louis Evrard et Yannick Dupont) plongent dans un univers toujours plus cinématographique et atmosphérique, à l'image de ceux de leurs principales influences : Brian Eno et François de Roubaix (l'un des titres porte d'ailleurs le nom de ce dernier). Coup de grâce se montre également plus électrique et électronique. Les synthés et guitares électriques occupant une place de choix. La tonalité se veut plus « sombre », sans pour autant tomber dans quelque chose de « déprimant ».

La plupart des titres a été composée par Yannick Dupont. « L'album propose des morceaux plus structurés, organisés, même orchestrés », note-t-il. Cependant, la formation bruxelloise reste ouverte à l'improvisation, à l'image du dernier morceau de l'album, entièrement improvisé. « Il y a beaucoup de moments atmosphériques, qui proviennent d'improvisations, pas dans le sens du jazz mais plutôt des impros sonores. Ce n'est pas non plus un album de jazz avec des solos et des thèmes. C'était ça le but de ce disque, quitter cet esprit-là. Il y a quelque chose de plus collectif dans l'improvisation, ce qu'on aime bien et qui nous pousse à chercher ailleurs. »

Yôkaï

« Dès qu'on a une recette, on la change vite. C'est peut-être là où on est encore assez "jazzmen" ! »

Pour ce nouveau disque, Yôkaï a investi le Robot Studios à Gand, pendant six jours. « Ce qui était presque du luxe pour nous, d'habitude on fait ça plus vite et condensé car cela coûte des sous », relève Jordi Grognard, clarinettiste et saxophoniste. Le propriétaire du studio, Pieterjan Copejans, a également eu un rôle central dans la conception. « Il est quasiment devenu le producteur du disque avec nous. Il a donné plein d'idées, on s'est compris. Il y avait une super ambiance. On espère pouvoir enregistrer à nouveau là dans le futur. On a pu jouer avec tout ce qu'il y avait dans le studio, c'était très agréable », s'enthousiasme Yannick Dupont. Ce qui a notamment permis aux multi-instrumentistes d'ajouter du Mellotron ou davantage de boîtes à rythmes.

Contrairement au disque précédent qui comportait encore un titre avec du chant (*Petit Indien N°3* avec Lynn Cassiers), ici, les neuf plages sont totalement instrumentales. « On joue tous dans d'autres groupes où il y a des chanteurs ou chanteuses. On n'a pas la nécessité absolue d'avoir du chant. Peut-être qu'à l'avenir on fera des choses chantées. Mais on ne veut pas faire de chansons à texte, on peut par contre utiliser la voix comme un instrument », détaille le batteur, qui tourne également avec Jawhar. Pour leur prochain projet, le groupe serait tenté de rebattre encore les cartes, avec une proposition totalement acoustique. Comme le souligne Jordi Grognard, ils aiment se mettre en danger. « Dès qu'on a une recette, on la change vite. C'est peut-être là où on est encore assez "jazzmen" ! »



jazz/not jazz # album © DR

Bààn

TEXTE : DIDIER STIERS

Changer quelque peu de cap sans se trahir, c'est quelque part la manœuvre opérée par le duo avec *Shadowboxing*. Un emballant nouvel album, instrumental, sorti sur le label brugeois W.E.R.F. records. Un disque qui pourrait même séduire les allergiques au jazz !

Quelques jours avant notre interview, le duo a vécu, comme le disent Philippe De Gheest (batterie) et Pascal Paulus (claviers), quelque chose d'aussi « chouette qu'incroyable » : donner deux concerts d'affilée. Le genre de chose qui ne leur était plus arrivé depuis un « petit » temps, un an au bas mot : « On avait joué l'année dernière en été, une date ou deux qui pouvaient matcher avec toutes les restrictions... » En tout cas, voilà de quoi effacer cette collante impression d'avoir été interrompus dans leur parcours. D'autant donc que leur nouvel album est sorti en ce début mars.

Son titre, *Shadowboxing*, est plein de sous-entendus mais ne veut pas forcément dire que les deux compères aiment le noble art (la boxe...). « C'est plutôt l'image de quelqu'un qui se prépare, une espèce de préparation mentale et physique, seul dans son coin. Ce qui est marrant, c'est que, tout comme pour *Reset* (le précédent album de Bààn, – nldr) qu'on a sorti le tout premier jour du confinement, les titres de nos morceaux étaient déjà donnés bien avant le Covid. Et celui-ci a été enregistré bien avant aussi. » Ou l'art de se faire rattraper par l'actualité... « Le premier single qui s'intitule *Delta* n'a strictement rien à voir avec le variant *Delta*... Mais par rapport au titre de l'album et aux deux ans qu'on vient de vivre, ça fait sens aussi ! »

Avec ses sept plages, *Shadowboxing* apparaît comme l'album le plus produit dans le parcours de Bààn. Une vraie démarche. « On s'est imposé de composer des morceaux plus courts pour toucher, éventuellement, une audience plus large. Qu'ils puissent rentrer directement dans l'oreille de plus de monde qu'avec des titres de 20 minutes... C'était un chouette challenge d'essayer de compacter notre énergie et d'avoir du coup un peu plus de matière. Ça offre un éventail plus large et plus d'idées. En faire des petites capsules, plus courtes, cela permet finalement d'aller creuser plus loin. Disons que c'est un peu un exercice de style. » Il est vrai que *Reset* comptait trois titres, dont l'éponyme en face B, long d'un peu plus de 19 minutes... Les idées se dilueraient-elles parfois au fil du temps ? Pas nécessairement, répliquent Philippe et Pascal. « On assume totalement les "anciens" titres. Mais on a vraiment bien exploré le côté très lent et très long. Ici, c'était juste l'envie d'avoir encore plus de dialogue sur un disque. À la fois pour nous et aussi en se mettant un peu à la place du public. Pour arriver avec un album avec plus de reliefs, plus de tracks, quelque chose de diversifié plutôt qu'un disque qui oblige – attention, on adore ça aussi ! – d'attendre de voir vers quoi il évolue. Quelque part, on propose un album plus "facile", avec lequel on peut de ce fait voyager un petit peu plus. Mais, en live, on prend le temps de développer comme on a envie chaque thème. »

Bààn

« On s'est imposé de composer des morceaux plus courts pour toucher, éventuellement, une audience plus large. C'était un chouette challenge d'essayer de compacter notre énergie. »

Si Bààn nous emmène en voyage, plus longuement ou plus loin, si par exemple ce titre, *Delta*, dégage quelque chose de très spatial, il n'en reste pas moins que le point de départ est toujours le jazz. Les deux garçons acquiescent : « Si par-là, on pense "ouverture", "liberté", "improvisation", alors oui, effectivement, on est toujours dans le jazz. Même s'il y a cette fois quelque chose de plus écrit, on reste clairement dans la fluidité du langage musical qu'est le jazz. » D'autant plus que ce *Shadowboxing* sort chez W.E.R.F. records dont le jazz est l'ADN. « *The finest in Belgian Jazz since 1993* », signale-t-on chez Wasted Energy Record Factory ! « Oui, tout à fait... mais en même temps, il se définit aujourd'hui comme un label jazz/not jazz. Il a quand même l'ambition d'élargir son spectre. Mais on vient de là nous aussi, du jazz... »



doom # oriental © GIL CHEVIGNE

Wyatt E.

TEXTE : DIDIER STIERS

Après un EP inaugural en 2015, un premier album deux ans plus tard et un single sorti en 2021, le groupe poursuit l'apprentissage de son "orient intérieur" avec un deuxième album annoncé pour ce 18 mars.

Pour Sébastien von Landau, Wyatt E. est la bande originale d'un voyage dans un Orient fantasmé, qui se construit au fil de pérégrinations, réelles comme intérieures. « Je viens d'une famille de musiciens juifs d'Europe de l'Est, rappelle celui qu'on a découvert avec The K et qui accompagne désormais aussi *Cocaine Piss*. Par mon grand-père et mon arrière-grand-mère, je sais qu'une branche de la famille était établie en Syrie. J'ai toujours voulu me reconnecter avec elle. Même en tant que musicien, je trouve que c'est intéressant. La musique "orientale", quoi que ça veuille dire, est la vraie raison pour laquelle on a fait ce groupe. »

Ce deuxième album, intitulé *Al beluti darù*, compte en tout et pour tout deux plages, d'un peu plus de 18 minutes chacune. Un titre par face de vinyle mais qui, mis l'un à la suite de l'autre, se répondent. « On les a composés vraiment comme une longue plage. Là, on a dû trouver un moyen de la couper en deux : on est aussi des collectionneurs de disques, on aime bien avoir des beaux objets, c'est donc le format qui nous a restreint, en quelque sorte. »

En même temps, la longueur permet une vraie immersion. C'est qu'il y a de l'atmosphère, dans le "doom" tel que le joue Wyatt E. Un travail de longue haleine : « Certaines pistes ont été enregistrées il y a 3 ou 4 ans. Avec Stéphane (Stéphane Rondia, basse, synthé, guitare, aussi dans *Leaf House*, – nldr) et avec parfois aussi un batteur, on se donne 5 ou 6 répétitions de 3 ou 4 heures, on enregistre vraiment tout et puis on réécoute. On isole les éléments qu'on aime bien, on les enregistre sur un ordinateur, c'est ça qu'on fait tourner dans la sono, et on rejoue dessus. On bâtit comme ça la musique, par couches. Une fois qu'on a toutes les pistes, il faut choisir. Par exemple, on va d'abord construire une montée, puis aller vers quelque chose d'un peu plus proche d'une marche militaire, puis quelque chose de plus contemplatif... » En y glissant cette fois un peu de sax. Et de saz : « J'ai pu rencontrer un musicien kurde qui m'a appris des rudiments et j'ai ajouté cet instrument dans les possibilités qu'offrait la musique de Wyatt. » Le voyage se poursuit.



EP # indie © DR

Guilt

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Longtemps désiré, souvent remodelé, *Guilt* est aujourd'hui une réalité. De la maquette solitaire à l'embarcation collective, l'arche de François Custers navigue désormais à bonne distance de son port d'attache. Folk, jazz, hip-hop ou post-rock : le premier EP du projet se veut ouvert aux quatre vents.

Avant de manœuvrer à la barre de son projet musical, François Custers a visité l'envers du décor. Un temps programmateur dans la salle bruxelloise de l'Atelier 210, l'artiste connaît bien les réalités du secteur. « Cette première expérience professionnelle était passionnante, confie-t-il. Elle m'a permis de comprendre les rouages du milieu, ses réalités et ses réseaux. De l'autre côté du rideau, pourtant, je nourrissais quelques frustrations. Parce que je repoussais sans arrêt le début de ma carrière de musicien. » Pour François Custers, l'issue de secours n'est toutefois pas bien loin. Elle est là, à deux pas des gradins, dans l'Atelier 210. « Fin 2019, à la suite d'une annulation de dernière minute, j'ai assuré le remplacement en jouant gratuitement en solo sous le nom de *Guilt*. Moralement, ce n'était pas un concert facile à assumer... » Reste que la prestation est historique. Début de la fin à l'Atelier 210, la date apparaît en effet sur l'acte de naissance de *Guilt*.

Rejoint par Antoine Flipo et Martin Grégoire (*Glass Museum*), Pierre Van Vlanderen (*Endless Dive*) et Jeremy Debuyschere (Jean-Paul Groove, *Indigo Mango*), François Custers rassemble aujourd'hui six morceaux sous la pochette de *There'll Be An Afterstorm*. « J'ai ce titre en tête depuis près de dix ans. Cette métaphore suggère l'existence d'une porte de sortie. Cela fait écho à ma situation personnelle mais aussi au monde dans lequel nous vivons. Car, au-delà des crises et des menaces qui pèsent sur la planète, il y a l'espoir et l'envie de croire à des alternatives. » Parti des rivages sauvages du folk, l'équipage affrété par François Custers explore désormais des océans parcourus de mille courants. Dans le prolongement d'Eddie Vedder (*Riffles, Isabel*) ou dans les eaux post-punk de *Fontaines D.C.* (*Not Long*), l'itinéraire de *Guilt* croise aussi les voiles d'un groupe comme *Balthazar* via un détour par les flows de *Loyale Carner* ou *Kae Tempest* (*Deeppthoughts*). De quoi aborder l'avenir sans retenue.



©PATRICK MORIAMÉ

como-back

mixtape

James Deano

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

À une époque où Damso, Hamza et Roméo Elvis n'existaient pas, James Deano portait seul les couleurs du rap belge à l'étranger. Passé du hip-hop au stand-up, puis de la radio à la télévision, l'artiste revient aujourd'hui à la musique via quelques morceaux diffusés sur les réseaux. Pour comprendre l'interruption de carrière et ce retour inespéré aux affaires, Larsen est parti à la rencontre du "Fils du Commissaire".

En 2007, vous avez signé un deal avec un grand label français. À l'époque, vous étiez un peu le modèle à suivre. Comment avez-vous vécu tout ça ?

Avant moi, le seul projet rap venu de Belgique qui avait un peu fait son trou en France, c'était Benny B. Alors, quand j'ai signé à Paris, quelques-uns m'ont pris pour le nouveau porte-drapeau du rap belge. Sauf que... Je venais de Waterloo, mon père était flic et je désamorçais le bazar en faisant de l'humour. Tout ça pour dire que j'étais l'anti-héros du rap. Sur un malentendu, certains m'ont pris pour l' élu, pour le mec qui allait représenter les intérêts de toute une communauté. Mais moi, je n'avais rien demandé. Je ne voulais pas de ce rôle. Pour ne rien arranger, je débarquais naïvement sur le marché avec un album intitulé "Le Fils du Commissaire"... Quand j'ai réalisé que j'allais devoir jouer des concerts dans les cités françaises avec un statut de fils de flic, je me suis mis à angoisser. Pour faire retomber la pression, je fumais un maximum de joints. Résultat des courses : j'ai pétié les plombs. Tout ça explique en partie pourquoi j'ai fait un pas de côté dans mes activités musicales.

James Deano

« Quand j'ai réalisé que j'allais devoir jouer des concerts dans les cités françaises avec un statut de fils de flic, je me suis mis à angoisser. »

Vous amorcez ensuite une carrière d'humoriste. Quel a été l'élément déclencheur ?

J'ai toujours aimé raconter des blagues. Il se fait que Gilles Morin, le fondateur du Kings Of Comedy Club, est un ami proche. Comme je le faisais rigoler avec mes plaisanteries, il a commencé à me chauffer pour que je monte sur scène. À l'époque, il cherchait à lancer des carrières. C'est grâce à lui que des gens comme Alex Vizorek ou Kody sont devenus des personnalités du stand-up en Belgique. Au moment où Gilles Morin m'a fait cette proposition inattendue, j'avais besoin de changer d'air. J'ai donc relevé le défi.

Sorti de façon confidentielle en 2012, le morceau *Squatter les Terrasses* est devenu le chant de ralliement des étudiant-e-s pendant le premier confinement. Cet épisode a-t-il motivé votre retour à la musique ?

Mes nouveaux morceaux étaient déjà enregistrés. Donc, l'envie de revenir était déjà bien présente. Cela dit, je dois reconnaître que la seconde vie de *Squatter Les Terrasses* m'a apporté de la motivation. Par la force des choses, ce titre est devenu l'un des plus streamés de mon répertoire. C'était rassurant de voir que ça parlait encore aux gens.

Parmi les nouveaux titres diffusés sur les réseaux sociaux, il y a *Âme de Femme*, un morceau ouvertement féministe. C'est un sujet qui vous tient à cœur ?

Depuis toujours. En 2008, j'avais d'ailleurs sorti *Les Femmes*, un morceau qui s'inscrivait déjà dans cette lignée. J'ai quand même tendance à penser que les thématiques de mes chansons sont assez banales. Ce que je raconte, c'est la normalité. Ce n'est rien de révolutionnaire. D'autres chantent tout cela mieux que moi. *Âme de Femme* souligne l'absence de parité dans certaines sociétés religieuses. C'est incohérent de séparer

les sexes au nom d'un dieu. Quel qu'il soit. Dans plusieurs livres sacrés, les femmes sont même présentées comme de véritables démons. Alors que la réalité tend à nous démontrer le contraire. Moi, je suis papa de deux petites filles. Je leur parle assez librement de tout ça et, surtout, je leur laisse toujours le choix. Force est de constater que lorsqu'elles gagnent un cadeau à la pêche aux canards, elles ne choisissent jamais les flingues... L'argument n'est pas hyper probant, mais c'est mon quotidien, mes vérités. Je ne suis pas non plus en train de dire que toutes les femmes sont des anges, mais il serait temps d'aller vers plus de parité dans le monde. Le point de vue adopté dans *Âme de Femme* est d'ailleurs très international. En Belgique, les femmes sont libres, respectées et actives dans la société. On pourra toujours chipoter sur certains points, mais la situation dans d'autres régions du monde me paraît plus préoccupante...

Quand vos nouveaux morceaux sont apparus sur les réseaux, certains commentaires pointaient des similitudes avec Orelsan. Que pensez-vous de cette comparaison ?

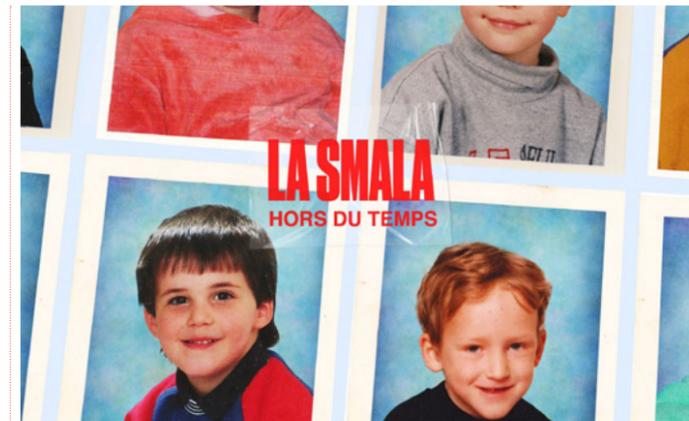
C'est un super compliment. Mais j'ai un côté plus brouillon que lui. Orelsan est bien plus sérieux et consciencieux que moi. Sa façon d'observer la société et de la mettre en musique est précise, quasi chirurgicale. C'est un excellent rappeur, mais surtout un incroyable parolier. Cela étant, sur la ligne du temps, j'étais là un peu avant... Mais j'imagine qu'Orelsan n'a jamais entendu parler de moi. Ce qui nous rassemble ? Nous sommes des garçons de la même génération, tous deux issus de la classe moyenne. Nous avons grandi au contact des mêmes médias, d'une même société. Sans le connaître, j'ai partagé une partie de son vécu et de ses influences musicales. Toutes proportions gardées, notre façon de faire du rap présente des similitudes. Chez lui comme chez moi, l'importance du texte est prégnante. Alors qu'aujourd'hui, cette abondance de mots n'est plus vraiment une caractéristique dominante.

James Deano

« M'entourer de véritables musiciens, c'est un truc qui me motive. J'envisage de remonter sur scène avec un groupe. »

Maintenant que vos nouveaux titres sont sortis sur les réseaux sociaux, qu'allez-vous faire ?

Les réunir sous une pochette commune et les mettre à disposition sur les plateformes de streaming. J'appellerai ça EP ou mixtape. Faire un concert en débarquant tout seul avec un DJ, ça ne me dit plus rien. En revanche, m'entourer de véritables musiciens, c'est un truc qui me motive. J'envisage de remonter sur scène avec un groupe. Ce sera l'occasion de jouer les nouveaux morceaux, mais aussi de revenir sur des titres qui plaisent aux gens. Je pense notamment à *Squatter Les Terrasses*, *Les Blancs Ne Savent Pas Danser* ou *Cash Money*. Quoi qu'il arrive, je veux rester libre de mes choix. Plus question de travailler avec un manager. J'ai connu ça et je n'ai pas du tout apprécié. En fait, je n'ai ni stratégie ni plan de carrière. Je suis resté fidèle à mes habitudes.



rap

indémodable

La Smala

TEXTE : NICOLAS CAPART

La Smala reprend du service. Après quatre années de bifurcations solitaires, Seyté, Senamo, Rizla et FLO se retrouvent sur *Hors du Temps*.

Après un long silence, le groupe bruxellois retrouvait il y a peu le chemin des studios et publiait *Hors du Temps* fin janvier. Une aubaine pour les aficionados du son "smalien" et d'un certain savoir-faire rap. « Cela faisait 4 ans jour pour jour que nous n'avions plus sorti de projet ensemble. L'envie était là et on s'est dit qu'on ferait les choses naturellement cette fois. Sans se forcer, ni se mettre de pression en s'imposant des calendriers. Entre-temps, chacun a conduit son projet solo. Après le dernier album et les tournées assez intenses qui ont suivi, on avait tous besoin de se retrouver au calme. Là, c'était le moment de revenir... »

La bande a en effet été prolifique puisque pas moins de six disques ont vu le jour dans l'intervalle : Senamo a sorti deux projets, Seyté idem, Rizla et FLO un chacun. Le quatuor recroise le vers aujourd'hui le temps d'un EP aux parfums boom bap et rétros mais plus que jamais maîtrisé. Une plaque dont la fabrication aura pris un an. « Musicalement, nous avons envie d'un retour aux sources, revenir aux basiques, à l'essence de notre son... Retrouver les couleurs de nos premiers travaux, Un murmure dans le vent et Un cri dans le silence... » Un rap cuisiné à l'ancienne, avec du

texte. Mais côté plume non plus, rien ne bouge. Des tranches de quotidien sans trop de mise en abîme. « C'est ce qu'on a toujours fait. Pas de sujets précis mais plutôt le reflet de nos vies – de trentenaires bien tassés désormais ! (sourire) –, en se gardant bien d'employer un ton démagogique ou moralisateur... »

Très simplement et sans malice, La Smala célèbre aussi entre les lignes la joie de ce retour aux affaires, n'en déplaisent à ses détracteurs. « Certains nous croyaient morts et c'est logique. Dans le rap actuel, les choses vont et les modes passent vite, de nouveaux visages émergent toutes les semaines... On s'est posé nous aussi la question de la pertinence de ce retour. Mais on la chance d'avoir un noyau d'auditeurs fidèles, qui a répondu positivement et présent. »

Les plus attentifs parmi cette fanbase auront remarqué l'absence d'un MC sur la pochette de l'EP. Seuls Seyté, Senamo, Rizla et FLO sont au micro de ces sept nouveaux morceaux, où ne se retrouve pas Shawn-H cette fois. « Il n'y a pas participé pour des raisons personnelles... Il n'y a aucune embrouille, juste une question d'organisation, de planning. Mais Shawn-H fait toujours bel et bien partie de La Smala. » Il sera donc dans les rangs pour la suite.



EP

électro

©DR

Le Motel

TEXTE : NICOLAS CAPART

Après s'être promené un temps en terres rap, Le Motel revient à la source électro et signe l'excellent EP *Sueños*.

Contrairement, comme bien des esprits créatifs, au confinement et longtemps privé d'une scène qui commence à manquer cruellement, c'est du côté du 7^e art que Fabien Leclercq alias Le Motel a trouvé le terrain pour exprimer ses envies. Un exercice très différent que le musicien bruxellois connaît bien pour l'avoir déjà pratiqué. « Cette fois, j'ai dû mettre en musique deux long-métrages, un du côté francophone et l'autre du côté néerlandophone. Je m'y retrouve complètement car à la base je viens des arts visuels et du graphisme. La connexion entre musique et images me passionne, et composer la B.O. d'un film, c'était un rêve de gosse. »

Pour autant, 2022 marquera le retour du sieur Leclercq en eaux digitales, au lendemain d'une grisante escapade hip-hop avec son pote Roméo Elvis. « Après cette longue période collaborative, j'avais envie de retourner à mes premiers amours, la musique électronique, là d'où je viens. J'avais publié *Transiro* il y a un an, qui amorçait déjà ce retour aux sources et dont la sortie coïncidait avec le lancement de mon label Maloca. » Une affaire qui roule, puisqu'aujourd'hui on croise sous le toit du Motel, des talents issus des quatre coins du globe, de la Chine à l'Afrique du Sud en passant par la Colombie ou l'Angleterre.

Sueños est la 6^e sortie estampillée Maloca. Le 2^e EP du boss sur ses terres, aux nouveaux parfums latino-américains. « J'ai toujours eu une connexion forte avec l'Amérique latine, j'ai beaucoup voyagé au Mexique, en Colombie, etc. C'est une langue et des cultures que j'adore. Le titre du EP signifie "rêve" en espagnol... Mais le spectre s'est élargi. Sur *Wonteeda*, j'ai invité un artiste ghanéen nommé Bryte. On croise aussi le Britannique Logan, Clara!, une chanteuse espagnole installée à Bruxelles, et enfin Cabasa, producteur de Namur. L'idée était de travailler avec des artistes qui ont un univers singulier, pour sortir de nos jardins musicaux respectifs et se challenger. »

Des tandems qui ont dû être orchestrés à distance, Covid oblige, bien que Le Motel fomenté quelque projet de live dans un futur proche. « L'idée maintenant est d'organiser une release party à Bruxelles, pour confronter tout ce petit monde et offrir à chaque artiste du label le temps de présenter son travail sur scène. » Le genre de soirée qui aurait de quoi séduire bien des chevilles et des écouteilles. D'ici-là, les plus impatientes pourront se ménager grâce au magnifique clip du titre-générique *Sueños*, animé et signé des mains expertes du réalisateur Romain Tardy.



EP

nu-soul

©RIDY ROSE

Stace

TEXTE : NICOLAS CAPART

Mellow / Busy / Void / Moon : 4 pistes pour découvrir Stace. Chair de poule garantie.

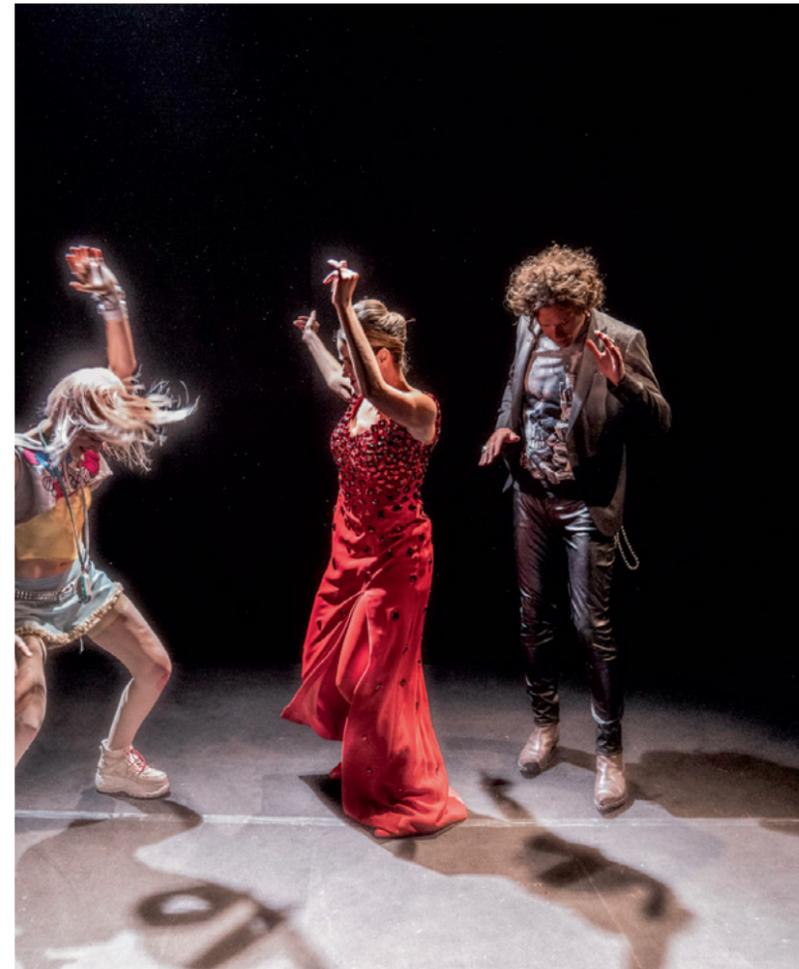
C'est une jeune femme enthousiaste et heureuse que nous retrouvons ce jour-là par écran interposé, au lendemain d'une soirée aussi cruciale que réussie pour son projet. « Tout s'enchaîne ces derniers jours, c'est excitant ! J'adore cette effervescence, être active tôt le matin, etc. Moi j'ai toujours été une chanteuse de 18-19h en vrai, pour les émissions de radio à 9h du matin, j'étais pas prête ! » (rires). Du haut de ses 27 printemps, Stace célébrait au Beursschouwburg la sortie de son premier EP, *Green Onyx*.

Quatre titres intimistes, tout en douceur, en tremblements et en apesanteur, où la chanteuse promène sa voix légèrement éraillée sur les cordes d'une guitare pincées. Des belles histoires de cœurs qui vibrent, de faux-départs et de résilience... Mais les tiroirs de Stace semblent déborder de mélodies, puisqu'elle offrait la veille au public bruxellois près d'une heure de show et bien d'autres morceaux de choix. De bon augure pour une suite que l'on devine heureuse pour elle, dont les ailes commencent à peine à se déployer.

« Je suis issue d'une famille de musiciens. Mon frère est chanteur, ma sœur l'était, mon père et ma mère se sont rencontrés au sein d'un groupe de musique caribéenne nommé *En Ko Ti Tak*... » Avant d'emprunter

elle aussi le chemin des notes, Stace s'est un peu cherchée, essayée au théâtre, puis au cinéma, a étudié l'anthropologie à Lyon aussi et empoché au passage un diplôme en ethnologie. À son arrivée à Bruxelles, il y a sept ans, elle reprend la guitare et se met à composer à intervalles plus réguliers. Pour son groupe de jazz toulousain d'abord, puis pour elle finalement. « J'ai eu un déclic il y a deux ans. Je devais explorer ce que j'étais capable de faire, jouer la musique que j'avais en moi... »

Après avoir étreigné ses premiers travaux, guitare en bandoulière, au détour de petites estrades de la capitale, le confinement prive soudain Stace de scène... mais la mène à la production. Rebond heureux puisqu'il conduit à la sortie de *Green Onyx* aujourd'hui. « Il fallait prendre le temps d'affiner et de trouver mon son. Ma rencontre avec Daniel Bleikolm a été incroyable aussi en ce sens. C'est vraiment un coup de foudre artistique, je suis tellement heureuse d'avoir travaillé avec lui. » L'artificier de Robbing Millions ou encore de Baloji a mixé le EP de Stace. Une carte de visite alléchante, dans un jardin nu-soul intemporel où l'on croise Lauryn Hill et Summer Walker. Écrin de choix pour une voix-signature qui n'a pas fini de résonner.



opéra

triptique

©SIMON VAN ROMPAY

Jean-Luc Fafchamps

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Here's the Woman!, le deuxième volet du "pop requiem" *Is this the end?*, sera présenté à la Monnaie fin avril. "Pop"? On sort de l'opéra traditionnel pour parler à tout le monde de sujets d'aujourd'hui. "Requiem"? Le sujet en question, c'est la mort... Avec également deux disques coup sur coup chez Cypres, l'actualité du compositeur est dense.

Quelle aventure ! Le projet lui-même est ambitieux – *Is this the end?* est un opéra en trois parties – et fait preuve d'une rare résilience. Le 9 septembre 2020, *Dead little girl* chancelle face au décès inopiné de Patrick Davin. Ouri Bronchti reprend au vol la direction musicale de ce premier volet qui se joue trois jours plus tard... devant une salle vide (cause Covid) mais est "livestreamé" pour

un public invité dans les recoins invisibles de l'institution. Le #1 se fait ainsi "live-filmed opera", réinventant sa forme entre musique, théâtre et cinéma. Un an et demi plus tard, le #2 s'apprête à nous cueillir (du 21 au 24 avril à la Monnaie) et le C... est toujours là, bousculant les agendas (des chanteurs, de l'orchestre, des chœurs, de la costumière, de l'éclairagiste... et du programmeur confronté à trois saisons à écraser en deux) et imposant le CST (au moins, on peut y être). *Here's the Woman!* joue à nouveau de la structure formelle : ce qu'on voit (les chanteurs – parfois sur scène, parfois invisibles – ou les projections sur le triptyque d'écrans) et ce qu'on entend (avec une diffusion sonore en relief, qui spatialise les sons et donne à entendre une absence plus vraie que présence). Ces techniques, souvent sophistiquées et aux mains d'artisans aussi habiles que discrets, se jouent ainsi de nos perceptions, comme Jean-Luc Fafchamps se sert de l'art de composer pour titiller les limites de notre mémoire, cette machinerie complexe qui oublie autant qu'elle retient, sélective selon l'impact émotionnel et l'utilité perçue.

Si l'idée de départ est de s'éloigner de la mythologie, des sujets sérieux de l'opéra traditionnel, c'est tout de même de mort dont il est question dans *Is this the end?* La mort dans son imminence, ce moment où elle se profile mais n'advient pas, cet état modifié de conscience qui flotte dans le temps comme dans l'espace. Dans les années 70, des musiciens fureteurs explorent les limites de la perception, aidés d'hallucinogènes, d'un bus coloré nommé *Furthur* et de maîtres philosophico-chamans. Aujourd'hui, le compositeur et le librettiste, Éric Brucher, s'inspirent des *Thanatonautes* (Bernard Werber) et d'*Ubik* (Philip K. Dick) autant que des recherches de Steven Laureys (neurologue à l'Université de Liège) sur les états limites de conscience dans le coma, la méditation ou la transe. L'imaginaire rejoint ainsi la science dans une expérimentation esthétique, sur un thème qui nous importe (où la spiritualité s'est dégaïcée de la religion) et dans un traitement qui nous ouvre à la fantaisie et à l'émotion.

Les trois volets de l'opéra sont autonomes mais liés et chacun donne voix à un des personnages. Dans le #1, *The little girl* erre dans les limbes, y croise des fantômes, un Homme et une Femme, a ses humeurs : Sarah Defrise y est virtuose. Dans le #2, *The Woman*, en partance pour la lumière (le tunnel, l'amour profond) y croit toujours, mais s'interroge : pourquoi cela ne se passe-t-il pas comme prévu ? Le chant d'Albane Carrère, modal et rond, est l'axe que les deux autres voix entourent comme une hélice d'ADN. Si les choses ici se décantent, c'est peut-être le #3, où la voix d'Amaury Massion (*The Man*) deviendra centrale, qui apportera la résolution...

Ce début d'année, c'est aussi deux parutions discographiques pour Jean-Luc Fafchamps. « Pour avoir joué mes quatuors un peu partout, c'est eux qui les connaissent le mieux » : l'ensemble MP4 et le compositeur présentent ce disque jalon à Flagey le 1^{er} avril, avec la création d'*Autoportrait en expirs*, pièce construite autour du souffle. Pour Albane Carrère, dans la lignée des *Folk Songs* de Berio, le compositeur part du texte turc *Le cœur dans un bocal* (où un médecin s'interroge sur ce qu'a bien pu vivre celle à qui il appartenait) pour réviser une de ses pièces ou travailler des chansons d'amour, récentes (Birkin, Fontaine, Bashung...) et... désordonnées.



Éric Legnini

la vie parisienne

ENTRETIEN : DOMINIQUE SIMONET

Le pianiste d'origine hutoise fait carrière à Paris depuis bientôt trente ans. Dans la ville lumière, Éric Legnini mène une double vie : jazz et variétés. À nouveau sous les feux des PROJOS, le voici directeur musical de l'album et de la tournée des Dutronc père et fils, Jacques et Thomas.

Éric Legnini est un musicien très occupé. Depuis l'enregistrement de l'album *Frenchy*, d'un Thomas Dutronc multipliant les reprises et les duos, il ne cesse d'accompagner le guitariste et chanteur en tournée. La sortie du disque est prévue le 19 juin 2020, pas de bol, en plein confinement. Qu'à cela ne tienne, mémorable, la présentation de l'album eut lieu sur une péniche voguant sur le canal Saint-Martin à Paris. Depuis son piano droit noir, posté devant la cabine de pilotage, le Hutois est à la manœuvre musicale, tandis que le bateau à fond plat passe les écluses et navigue à la rencontre d'un public aussi fasciné qu'amusé. C'est l'un des faits d'arme auquel il faut s'attendre quand on travaille avec un Dutronc. Alors qu'est-ce que ça va être, maintenant qu'ils sont deux !

Si le pianiste, né à Huy un 20 février 1970, fils d'émigrés italiens, en est arrivé là, c'est par une conjugaison généralement payante de don, de travail et de persévérance. En 1990, à 20 ans, il remplace Michel Herr dans le quartette de Toots Thielemans, et ce jusqu'en 1992. « J'avais déjà une vie musicale super active, se souvient Éric Legnini. En arrêtant de jouer avec Toots, je me voyais mal tomber dans la routine du musicien de jazz en Belgique. J'avais envie de bouger. »

Rencontre au Sounds

L'occasion s'est présentée après une soirée au Sounds où Éric Legnini rencontre le saxophoniste romain Stefano Di Battista et le trompettiste turinois Flavio Boltro. À ce moment-là, les deux Italiens allaient rejoindre l'Orchestre National de Jazz français (ONJ) à Paris. Ayant, par ailleurs, l'intention de former un quintette, Stefano et Flavio ont proposé à Éric le Belgo-Italien de les rejoindre dans cette ville qui, pour avoir été capitale du jazz dans les années cinquante, reste un haut lieu de l'activité jazzistique. Quand on est musicien, que l'on a 23 ans et la bougeotte, une pareille offre ne se refuse pas. Éric Legnini fit partie du quintette pendant plus de dix ans, de mi-95 à 2007-2008.

Victoire jazz avec les frères Belmondo

Dans le même temps, le pianiste entame des collaborations de longue durée avec le trompettiste Éric Lelann, ainsi qu'avec Lionel (sax) et Stéphane (trompette) Belmondo. C'est avec les Belmondo Brothers qu'il enregistre l'album *Wonderland*, primé "meilleur album jazz français" aux Victoires de la musique 2005. Durant cette période très animée, Éric Legnini partage régulièrement la section rythmique avec le batteur français "Dédé" Ceccarelli : « André m'a introduit dans le milieu des studios parisiens », dit-il. Selon une pratique qui ne date pas d'hier, il fait partie des musiciens accompagnant les solistes de passage dans les grands clubs parisiens comme le Sunset ou le Duc des Lombards. Jouer et enregistrer avec Enrico Rava (trompette), Joe Lovano ou Mark Turner (sax) fait aussi partie de son parcours.

Tout aussi traditionnellement, ce sont des jazzmen qui accompagnent le plus souvent les artistes de variétés. « André m'a parrainé pour que je participe à des enregistrements avec Henri Salvador ou Liane Foly en acoustique. » Ce dernier album est réalisé par un certain Mick Lanaro, célèbre ingé son français qui a travaillé avec à peu près tout le monde, Aznavour, Sheller, Johnny et un certain Claude Nougaro, époque *Nougayork* (1987).

Nougaro et « La note bleue »

« Mon nom commençait à circuler dans les studios », dit-il. C'est à cette époque qu'Éric Legnini commence à travailler comme directeur artistique pour certains chanteurs dont, point culminant, Claude Nougaro, sur *La note bleue* (2004). « C'est lui, le premier grand dont j'ai réalisé l'album. Il voulait revenir au jazz, mais lorgnait aussi sur la musique urbaine. De mon côté, je faisais régulièrement des instrus pour des rappeurs, comme Soprano ou Sinik. J'ai eu cette étiquette urbaine à un moment donné, ce qui a plu à Claude. Quand on a appris qu'il était condamné par la maladie, on a fait un album acoustique célébrant le jazz et la chanson. »

Durant cette période – entre 2000 et 2006 –, le musicien belge, Parisien d'adoption, installe ses quartiers dans l'une des cabines du studio Ferber. Le lieu a vu passer tout le monde, de Gainsbourg à Birkin, de Chedid fils à Vanessa Paradis, de Noir Désir à Black Sabbath en passant par Alain Bashung. « Cela m'a permis de me rapprocher de René Ameline (fondateur des studios en 1973, – ndr), un des ingés son reconnus, qui a fait plein de choses, notamment avec Jacques Dutronc ».

Rocky, fino lamo manoucho

Nous y voilà, presque. Mais, avant cela, il y a la rencontre avec Thomas Dutronc, fils unique et bien-aimé de Jacques et de Françoise Hardy. Guitariste, Rocky Gresset avait invité Thomas en tant que guitariste de jazz manouche également. « On a été au resto avec Rocky et Thomas, j'ai vraiment bien aimé », se rappelle le pianiste belge. Entre-temps, Éric Legnini a construit, chez lui, à Charenton-le-Pont, en bordure du bois de Vincennes, un petit studio de pré et post-production, ainsi que de mixage. Son "laboratoire musical", comme il l'appelle. Lorsque Thomas concevait l'album *Frenchy*, Rocky, son guitariste, a pensé à Éric : « C'est comme ça qu'on s'est retrouvés, à la maison, chez moi, à la bonne franquette. On répétait tout en ouvrant de bonnes bouteilles... Et moi qui adore cuisiner... Nous avons passé de bonnes soirées, cela nous a tous rapprochés ».

Dutronc & Dutronc, la tournée

Éric Legnini intègre la formation qui enregistre l'album, avant de partir en tournée. Et, maintenant que « Thomas a envie de partager une aventure musicale avec son papa », il fait naturellement appel aux mêmes musiciens. Qui plus est, « sur la tournée avec Jacques, il m'a demandé de prendre plus de choses en main », raconte le pianiste. Ce dernier a déjà une expérience des grandes salles, notamment avec le trompettiste Ibrahim Maalouf, lors de la tournée *Red & Black Light*, passée par Bercy, les Zénith de France et les grands festivals. « La tournée *Frenchy* s'est faite assez facilement, avec des jazzmen, en répétant à 90% à la maison. Les idées venaient dans tous les sens. Avec le père de Thomas, c'est différent. Être prêt pour les grandes salles, c'est moins artisanal que de jouer acoustique dans un club. Il faut beaucoup plus travailler la préparation. » La tournée Dutronc & Dutronc débutera le 14 avril au Casino de Paris, avant de passer, à l'Arena5 de Bruxelles, puis à Forest National.

Dutronc & Dutronc, l'album

C'est encore officieux au moment d'écrire ces lignes, mais un disque signé Jacques et Thomas Dutronc est en préparation. Au programme, les meilleures chansons du père et du fils, leurs succès respectifs, que tout le monde attend. « Ça va bosser, on espère qu'il y aura des inédits ». Les lundi 7 et mardi 8 février derniers, toute l'équipe était au studio Ferber pour enregistrer : « Étant sentimentalement proche de René Ameline, et sachant que Jacques y a travaillé dans les années septante, je voulais qu'il y ait une connexion. Pour moi, comme pour eux, cela fait sens. » L'album est prévu pour novembre 2022, chez Universal. Il sera complété par un enregistrement en public pour la fin de la tournée, dans deux ans et demi. Éric Legnini y joue du piano électrique Wurlitzer et de l'orgue Farfisa, des instruments des années 60-70, « pour le côté old school », précise-t-il. « L'essence du son vient des albums originaux de Jacques, dont j'essaie de respecter l'atmosphère, tout en apportant des touches plus modernes. »

Quant à ses projets personnels, Éric Legnini avoue ne pas avoir beaucoup de temps pour ça. « Je ferai un nouvel album, avec le luxe de pouvoir l'écrire », dit-il. Lui qui a fait la première partie d'un de ses héros, Herbie Hancock, à l'Olympia, se dit heureux de sa vie parisienne : « Jazz et chanson me font faire de grands écarts. Je ne suis pas cantonné à une scène mais amené à faire des musiques complètement différentes. Paris m'a ouvert l'horizon. »



Sorti au plus fort de la crise Covid, Vivant de Suarez n'a pas eu la visibilité escomptée.

© DR

Rebondir après un album passé inaperçu

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Marché live à l'arrêt, reports de la date de sortie, points de ventes fermés, décalage entre la promotion média et la disponibilité pour le public, retard dans les usines de production... Même si la pandémie n'explique pas tout, de nombreux albums et EP parus ces deux dernières années n'ont pas pu être défendus dans des conditions optimales. Au-delà des conséquences financières, et d'une désillusion légitime des artistes, c'est tout le modèle business du secteur de la musique qui est remis en question. Pourtant, le format "album" garde encore toute sa raison d'être.

Interrogés en février dernier à l'occasion de la Belgium Music Week, plusieurs jeunes artistes émergents de la Fédération Bruxelles-Wallonie soulignaient, presque gênés, combien ils étaient conscients d'avoir eu de la chance de tirer leur épingle du jeu en période de pandémie. Nous tenons à les rassurer. Si Charles, Iliona, Doria D, Pierre de Maere ou encore Noé Preszow ont réussi à briller ces derniers mois dans un contexte particulièrement difficile, c'est principalement en raison de leur travail, de leur créativité, de leurs qualités intrinsèques et de l'originalité de leur projet respectif. Car du talent, il y en a toujours eu chez nous. Et il y en aura encore.

Mais cette humilité dans leurs déclarations a peut-être aussi une autre explication. À côté de ces réussites, il y a aussi eu de grosses désillusions. Nous pensons, par exemple, à The Feather et à son fabuleux projet Room, à Annabelle Lee avec le jouissif *Let The Kid Go* freiné contre sa volonté en pleine vol, à l'échappée solo inventive de Swing (aussi membre de L'Or Du Commun), à l'ambitieux double LP *Holidays Inside* de Robbing Millions et à bien d'autres albums belges sortis ces deux dernières années qui n'ont pas eu le parcours qu'ils méritaient. La faute au virus ? Oui, certainement. Mais dans quelle mesure ? Après tout, pandémie ou pas, il y a toujours eu des tas de bons disques (et des moins bons aussi, on ne va mentir) qui n'ont pas "trouvé leur public" comme on l'écrit de manière polie dans les notices Wikipédia. « La préparation d'un album représente un travail de longue haleine, rappelle Damien Waselle, directeur de [PIAS] Belgium, le plus important label belge indépendant. Le plus difficile à accepter pour toutes les personnes qui se sont investies ces deux dernières années dans un tel projet, qu'elles soient artistes, musicien-ne-s de session, ingénieur-e-s du son, technicien-ne-s, attaché-e-s de presse, community managers ou chef-fe-s de projet dans les labels, c'est qu'elles ne sauront jamais ce qui aurait pu se passer dans des circonstances normales. Et c'est profondément cruel, parce qu'on ne peut pas revenir en arrière. »

L'exemple Blanche

Damien Waselle illustre notamment son propos avec l'exemple révélateur de Blanche. Rappel des faits. Bénéficiant de l'effet Eurovision et du carton de *City Lights* en 2017, la jeune Bruxelloise s'impose sur le marché européen avec ses premiers singles. Elle construit une solide communauté. Blanche perce chez nos voisins flamands lors des MIA's (équivalent des Décibels Music Awards en Flandre), fait des télés en "prime" en Allemagne, marque des points lors de son passage à l'Eurosonic, festival de showcases à Groningen aux Pays-Bas, qui sert de tremplin à l'export. Bref, elle peut voir les choses en grand pour son premier album *Empire*. « Avec ce disque, Blanche a voulu casser son image "Eurovision". Avec son équipe, elle a travaillé énormément dans l'écriture et la réalisation », souligne le directeur de [PIAS] Belgique qui avait signé Blanche avant l'Eurovision. Prévu le 1^{er} avril 2020, son album *Empire* est repoussé de quelques semaines. « Comme beaucoup de monde à l'époque, on croyait que ce report nous permettrait de passer au travers du Covid et que Blanche allait pouvoir présenter son nouvel univers, plus indie, dans les concerts et festivals où elle était programmée dans la foulée de la commercialisation du disque. Sauf qu'elle n'en a jamais eu l'occasion. »

La frustration légitime de Suarez

Également distribué par [PIAS], *Vivant*, le cinquième album de Suarez est sorti en septembre 2020 après avoir été boosté en radio par plusieurs singles. Avec *Vivant*, Marc Pinilla, tête pensante et moteur du projet, a non seulement sublimé son écriture et élargi sa palette de couleurs, mais il s'est aussi donné les moyens de ses ambitions. Producteur financier du projet, il a notamment consacré un gros budget pour faire muscler ses mélodies par une grosse "pointure", à savoir le producteur et ingénieur du son américain Mark Plati (David Bowie). « Nous avons réussi à faire une tournée de cinq dates dans des clubs en février 2021 avant que

tout ne soit refermé, se désole Marc Pinilla. Cinq concerts, c'est évidemment trop peu pour se dire que ce disque a eu toutes ses chances d'être défendu auprès du public. C'est frustrant. Un album, c'est deux ans de préparation en amont, c'est de l'écriture, de la composition, des réflexions, des prises de tête et des prises de risques. Au final, la seule consolation, c'est de se dire que les chansons de *Vivant* sont disponibles en streaming jusqu'à la fin des temps et qu'elles accompagneront certaines personnes encore longtemps. Mais pour le reste, c'est dur de tirer quelque chose de positif de cette expérience. »

Martin Grégoire – Glass Musoam

« En confinement, il n'y avait pas de concerts, pas de vie sociale, pas d'échange et donc pas de bouche-à-oreille. Pour le style musical qu'on propose, c'est un handicap. »

Un échec ? Non. Le mot est trop fort, car tout n'est pas perdu. Une déception qui amène plus de questions que de réponses ? Certainement. Une envie de seconde chance ? « Il n'y aura hélas pas de seconde chance, répond sans hésiter Damien Waselle. Suarez aura certainement des belles dates cet été où il pourra interpréter des chansons de *Vivant*. C'est un groupe qui a une énorme fanbase. Il est aimé et a des tubes. Mais, comme pour *Blanche* ou *The Feather* (dont [PIAS] avait distribué *Room* au début de la pandémie, - ndr), c'est quasi mission impossible de relancer un album qui a deux années d'existence, même si nous décidions de mettre un nouveau single en radio. Quand nous dressons le rétroplanning pour une sortie d'album avec l'artiste, son management, notre service promotion et le tourneur, on envisage toujours ce qu'on appelle un "momentum", cette période où toutes les planètes s'alignent pour le projet. Bref, le scénario rêvé qui consiste à avoir dans le même laps de temps un bon single qui tourne en radio, la presse écrite qui publie des chroniques élogieuses et des interviews, des concerts programmés et le format physique de l'album, vinyle ou CD, bien visible dans les magasins. Avec *Blanche*, *Suarez* et *The Feather*, nous avons eu le soutien des radios et des médias, mais le spectacle vivant était à l'arrêt et les disquaires étaient fermés ou les gens n'avaient pas envie de s'y rendre. Pour ces albums, le "momentum" est passé. On ne pourra plus remettre en place cette dynamique. Il faut oublier et avancer. Regardez à l'international. Le groupe anglais *Idles* n'a presque pas pu défendre sur scène son album *Ultra Mono* sorti en 2020. Plutôt que d'essayer de le relancer, *Idles* a enregistré un nouveau disque *Crawler* qui est paru fin 2021. Tous les festivals sont chaud boulette pour les avoir cet été car ils viennent avec quelque chose de nouveau. Ils joueront certainement des chansons d'*Ultra Mono*, mais pour la tournée et la promo, le focus est mis sur *Crawler*. C'est intelligent comme réaction. »

Même si on sent un zeste d'amertume dans sa voix, Marc Pinilla partage la même analyse lucide. Il ne croit pas à une "seconde chance" pour *Vivant*. Dans la chanson *Cavale*, extrait de ce disque "mort-né", il chantait « continuer coûte que coûte, ne jamais reculer et quelques soient les doutes, n'avoir aucun regret ». Marc Pinilla reste en mouvement, mais il reconnaît que

ce n'est pas facile. « Pour faire un album, il faut être un peu tête brûlée et n'avoir peur de rien. Quand tu es seul et jeune, tu as envie de foncer. C'est ce j'ai fait au début de Suarez. Mais j'ai une famille aujourd'hui, la réalité sociale est différente et je dois en tenir compte avant d'avoir envie de repartir sur le front. Au moment où je réponds à vos questions (l'interview a eu lieu par téléphone, – ndlr), je suis devant mon piano. Mais j'avoue que ce n'est pas évident côté inspiration. Dans le projet Suarez, les notions de rêve, de voyage, d'évasion et de partage sont très fortes. Ma musique n'a jamais été introspective, elle relève d'une certaine forme d'insouciance et se nourrit de ma curiosité par rapport au monde extérieur. Avec la pandémie et les contraintes qui en découlent, on ne peut pas dire que les circonstances étaient réunies ces deux dernières années pour booster ma créativité. J'ai continué à apprendre et à assimiler des choses très pragmatiques qui me servent pour mon métier, j'ai rencontré des musiciens, notamment le duo Delta avec qui je pourrais faire quelque chose, mais je me sens encore paralysé pour l'écriture de nouvelles chansons. »

Damien Wasolho, directeur de [PIAS] Belgium

« Relancer un album qui a deux années d'existence, même en mettant un nouveau single en radio, c'est quasi mission impossible. Mieux vaut oublier et avancer. »

Glass Museum au taquot

Glass Museum a, de son côté, essayé de rebondir plus rapidement. Aux frontières du jazz, de l'électro et du néo-classique, le duo composé de Martin Grégoire et Antoine Flipo a aussi été confronté aux déboires d'une sortie confidentielle de son album *Reykjavik*. « Notre disque devait être commercialisé en mars 2020. On l'a décalé d'un mois, en pensant que le confinement n'allait pas durer, se souvient Martin Grégoire. La presse a publié quelques interviews de Glass Museum et puis c'était fini. Il n'y en avait que pour le Covid. On ne parlait plus de musique. La culture n'existait plus. Nous avons essayé, comme tout le monde, de proposer des live streaming pour relancer l'album, mais nous nous sommes très vite rendu compte des limites de cet outil. Heureusement, en tant que projet électro/jazz, notre musique peut s'apprécier en formule assise et dans des jauges réduites. Sur la trentaine de concerts programmés dans la foulée de Reykjavik, Glass Museum a réussi à en donner une quinzaine. Alors, comme nous avions du temps, Antoine et moi, on s'est dit : « Consacrons-le à ce que nous faisons de mieux : de la musique ». Nous avons enregistré de nouvelles compositions qui ont formé notre nouvel album *Reflet* annoncé pour ce printemps. Nous avons planifié cinq concerts release : à l'Ancienne Belgique à Bruxelles, à Paris, à Amsterdam, à Berlin et à Hambourg. Il y aura aussi le *Mithra Jazz* à Liège, des festivals en été. C'est ambitieux mais nous y croyons et ça nous donne des perspectives. Reykjavik était un disque influencé par le voyage les tournées. *Reflet* est inspiré par le rêve et l'imaginaire, deux mondes dans lequel on s'est réfugié durant ces derniers mois. Ça donne du sens à ce qu'on fait. »

Avec le recul, Martin Grégoire estime que cette période n'a pas été perdue. « Moralement, on a pris un coup mais nous

sommes restés créatifs et ça nous a permis de beaucoup discuter de notre projet avec Maxime Lhussier, notre manager. On comprend mieux comment notre duo fonctionne et est perçu à l'extérieur. Le live reste très important pour nous. La moitié des gens qui achètent des disques de Glass Museum nous ont vus en concert avant. Ce sont ces mêmes personnes qui parlent de nous à leur entourage. Le bouche-à-oreille nous permet d'élargir notre communauté. En confinement, il n'y avait pas de concerts, pas de vie sociale, pas d'échange et donc pas de bouche-à-oreille. Verbalement, l'info concernant Reykjavik ne passait pas. Pour le style musical qu'on propose (de la musique instrumentale, peu formatée pour les radios, – ndlr), c'est un handicap. Tu ne peux pas toucher les gens. »

Mario Hallgnck – duo Hallgnck

« Nous enseignons au Conservatoire et nous nous posons beaucoup de questions. Pour tous ces jeunes musiciens en devenir, ce n'est pas facile de se construire et de croire en l'avenir. »

Deux sœurs au grand cœur

À l'instar des plages cinématographiques de Glass Museum, les jolies miniatures classiques proposées par le duo Hallynck ne vivent pas au travers du buzz, d'un one shot chorégraphié sur TikTok ou d'un tube radio. Non, ici, tout se passe au contact direct de la musique et de ses deux bienveillantes interprètes. Le duo Hallynck, c'est l'alliance du violoncelle et de la harpe. Deux sœurs qui goûtent au bonheur de jouer ensemble depuis leur naissance. Des projets pleins la tête et de l'adversité face aux circonstances. De la chance, Marie et Sophie n'en ont pas eue. Jugez plutôt. En juin 2021, le duo publie *Confidentes*, premier album d'une série célébrant les 20 ans du label Cypres. Ce recueil d'exquises esquisses signées Debussy, Liszt, Fauré, Elgar ou Chopin aurait dû être présenté lors d'un concert release à Flagey, finalement annulé pour cause de vie culturelle mise sous cloche. En décembre dernier, elles offraient, par contre, un concert de sortie pour la parution de l'album de l'Ensemble Kheops, leur autre projet musical, consacré à Brahms, Berg et Zemlinsky. Mais cette fois, c'est le CD qui n'est pas arrivé dans les temps, la commercialisation du format physique ayant dû être reportée en février 2022 pour des retards de fabrication. Ces contretemps n'ont toutefois pas entamé la détermination des deux frangines. Que du contraire. « Nous avons la prétention de penser que la musique qu'on propose est intemporelle. Ces deux albums ne collent pas à une actualité ou une "tendance" du moment, ils continueront leur chemin. Notre duo touche pas mal de monde, il s'exporte facilement et peut être présenté devant des jauges réduites. Cette notion d'intimité, que les gens lient souvent à notre proposition musicale, a eu encore davantage de sens avec les contraintes liées à la pandémie. Lorsqu'il était possible de jouer, on se rendait compte que ce moment de partage était encore plus attendu par le public. Et de notre côté, on mesurait encore mieux la valeur de ces



Confidentes du duo Hallgnck a connu une destinée assez... confidentielle.

échanges. Malgré l'annulation du récital à Flagey, nous avons pu présenter *Confidentes* au Cirque Royal dans le cadre de la Fête de la Musique. On a fait aussi le concert d'ouverture du Festival de Wallonie Musiq'3 qui a été diffusé en radio. Il y a eu des dates à l'étranger. On revient d'un spectacle en Suède. Ce printemps, il est toujours question d'une tournée en Corée du Sud. Nous ne pouvons pas nous plaindre », explique Marie Hallynck qui est davantage préoccupée pour la nouvelle génération. « Ma sœur et moi, nous sommes bien sûr parfois passées par des moments de découragement, avec ce sentiment de perdre beaucoup d'énergie "à faire et à défaire", poursuit-elle. Nous avons eu une réflexion en profondeur sur le paysage musical d'aujourd'hui et de demain. Nous enseignons au Conservatoire et nous nous posons beaucoup de questions par rapport à cette jeune génération qui n'a pas de socle pour s'épanouir. Pour tous ces jeunes musiciens en devenir, ce n'est pas facile de se construire et de croire en l'avenir. »

La fin du format album ?

Pour beaucoup, la pandémie n'a fait qu'accentuer des tendances déjà existantes sur le marché de la musique, rendant encore d'autant plus pertinente son mode de fonctionnement. « Je suis notamment interpellé par le côté de plus en plus éphémère de la consommation de musique, note ainsi Damien Waselle. Voici quelques années, un album avait une durée de vie plus longue. Ça prenait du temps d'imposer un nouveau projet. On pouvait toucher le microcosme des médias et des "music lovers" avec quelques singles, mais il fallait deux albums pour "valider" un artiste auprès du grand public. Aujourd'hui, vous avez des jeunes talents qui font des couvertures dans les médias et sont programmés dans des gros festivals sur la base d'un single ou d'un EP. Et quand arrive leur premier album, on a l'impression que tout a déjà été dit et que c'est fini pour eux. Je peux dès lors comprendre qu'en fonction du style musical ou du public cible, certains artistes et labels ne privilégient plus le format album, qui représente un gros investissement, et préfèrent miser sur une stratégie à plus court terme. La pandémie n'a fait qu'accélérer cette réflexion. Mais chez [PIAS], on continue

à croire au format album. Nous signons et continuerons à signer des artistes qui y croient aussi. Ceci dit, un artiste peut être attendu pour son album et toucher un autre public sur la base d'un seul morceau qui cartonne. Regardez le duo américain Beach House. Le groupe existe depuis quinze ans et a un public de fidèles qui achète ses albums. Mais pendant la pandémie, Beach House a explosé sur TikTok avec *Space Song*, un morceau qui date de 2015. Toute une nouvelle génération a découvert ce titre qui dépasse aujourd'hui les 100 millions de streams. Beach House a désormais une seconde vie sur les plateformes. En jouant sur les deux tableaux, on peut garantir l'équilibre du projet. » Et de fait, *Once Twice Melody*, le nouvel album de Beach House a été dévoilé en quatre vagues successives entre novembre 2021 et février 2022 sur les plateformes. Sa sortie en double vinyle et en format CD étant prévue en avril pour mieux coller à leur tournée live. Une stratégie inédite pour le groupe de Baltimore.

Coutumier des concerts et des sorties régulières de CD, le duo Hallynck s'est aussi adapté ces deux dernières années en s'investissant davantage dans les nouveaux supports digitaux. Il a proposé des prestations en streaming live et diffusé des morceaux via de courtes capsules postées sur la chaîne YouTube créée par les deux sœurs durant la pandémie. « Nous y pensions déjà depuis quelques années, mais le premier confinement et la mise sous cloche de la culture ont "boosté" notre décision de revoir notre communication. Notre démarche n'est pas guidée par des considérations commerciales mais nous avons pensé en termes d'écoute de notre musique. Nous continuons toutefois à privilégier le CD et le format album. Nous en vendons beaucoup à la sortie de nos concerts. Au-delà de l'acte d'achat, c'est un beau moment. On échange quelques mots avec le public, le ressenti est plus palpable. Et puis, on ne va pas se cacher que ça nous fait plaisir. On se dit que les gens emportent une petite partie de nous à la maison. C'est là que l'objet et le format album prennent encore tout leur sens. » Un argument particulièrement bien dit, réfléchi, et bien joli. À méditer à l'heure et à l'ère de l'après-Covid.



© BERNARD BABBETTE

Réussir dans la musique, ça veut dire quoi ?

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

À l'origine, il y a cette réflexion de Julie Rens de Juicy dans le podcast de FACIR, *Eye of the Taïga*. « Ce serait bien d'expliquer aux musicien·ne·s au moment de se lancer dans une carrière musicale, ce que signifie "réussir". Le modèle de la musique est tellement lié à la stigmatisation... À quel moment on considère qu'on a réussi dans la musique ? » Vaste question. Qui mérite effectivement d'être posée.

Car dans le pays de Stromae et d'Angèle, on peut se faire des idées. Autant le dire tout de suite, ces deux-là font office d'exceptions. Pour l'immense majorité des musicien·ne·s de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la réalité est tout autre. Ainsi, avant de se demander ce que signifie "réussir", commençons par voir quelle est la réalité du musicien en FWB et posons une autre question : « Comment vivre de sa musique ? ».

Statut d'artiste

Une première réponse est le statut d'artiste qui est une sorte de Graal du musicien précaire. Or, tous ne l'ont pas, loin s'en faut ! En attendant la prochaine réforme, il faut savoir que pour un musicien, c'est assez compliqué à obtenir : « Dans le théâtre, on comptabilise les répétitions, dans la musique, ce sont seulement les concerts qui comptent. Les résidences, le temps d'enregistrement, de composition, tout cela n'est pas payé. Moi, je l'ai loupé pour quelques semaines », dit Yann Attia, producteur électro qui se produit sous le nom de Haring.

Le statut d'artiste à la belge n'est pas un statut d'artiste à proprement parler. C'est un revenu de chômage fixe qui permet, notamment, de tenir face aux coups durs. « Depuis le début de la pandémie, c'est le statut d'artiste qui me sauve », confirme le batteur de jazz Alain Deval, qui est aujourd'hui plus actif dans l'électro avec son projet Bothlane.

Ainsi, pour ceux qui ne l'ont pas, il est nécessaire d'avoir un autre boulot. Alain Pierre est guitariste de jazz et a commencé à jouer dans les années 80. « À l'époque, le statut d'artiste n'existait pas. On ne pensait même pas à une professionnalisation, on jouait, simplement ». Son filet de sécurité, il l'a trouvé en enseignant la guitare : « Fin des années 80, le jazz entre au Conservatoire. C'était ça ou continuer à écumer les bars en freelance en espérant faire les bonnes rencontres ».

De son côté, Alain Deval joue avec les Jeunesses Musicales. Yann Attia a un mi-temps dans une agence de booking en plus de s'occuper de son label et agence de management CityTracks. « Mais la réalité, c'est que la plupart des musiciens de la région combinent musique et horeca, parce que ce sont les horaires les plus flexibles, dit-il. Or, ce sont aussi les deux secteurs qui ont été le plus touchés par le Covid. »

Les revenus des musicien·ne·s

« Le gros enseignement de la pandémie, continue Haring, c'est que le secteur de la musique est dépendant d'une seule économie : le live. » De fait, pour tous les musiciens interrogés, leurs revenus musicaux viennent en très (très) grande majorité des concerts. Sans ça – et sans filet de sécurité –, c'est la misère. C'est dire si le Covid fait du mal. Et a poussé à chercher des alternatives.

La première est la synchronisation – ou musique à l'image –, un secteur qui s'est développé avec la crise sanitaire : « C'est une bonne petite cerise sur le gâteau, dit Yann Attia. Je bosse avec un éditeur en France qui crée des bibliothèques de sons. Quand France 2 a besoin de musique pour un documentaire, par exemple, il pioche dedans. Ce ne sont pas des montants faramineux mais ça t'offre des fins de mois intéressantes ».

Sinon, il y a le sponsoring, pratique surtout utilisée dans le hip-hop, mais qui demande le plus souvent une actualité musicale – donc pas très compatible avec le Covid.

Quant au streaming... Pour beaucoup, c'est « que dalle ! », pour d'autres qui parviennent à s'exporter, « c'est une petite rivière qui s'ajoute à d'autres et ça fait toujours du bien quand ça tombe », dit Maxime Lhussier, manager et membre de Dan San et Pale Grey. Et pour ceux qui ont eu la chance d'avoir un titre dans une playlist, cela peut être un petit banco qui ouvre des portes... Pour un temps, seulement. De manière générale, ce n'est pas le streaming qui paye les factures.

Tourner en FWB

En clair, il faut tourner. Beaucoup. C'est d'ailleurs le meilleur moyen

d'obtenir le statut d'artiste. Mais tourner uniquement en FWB est-il suffisant pour vivre ? « Non, parce que tu es condamné à faire dix dates tous les trois ans », dit Maxime Lhussier. La FWB est simplement trop petite.

Ce qui met du beurre dans les épinards, ce sont les festivals dont les cachets sont deux à trois fois plus généreux qu'en salle. Et pour ça, mieux vaut faire du rap, du rock ou de l'électro que du jazz « qui est devenu une niche », dit Alain Pierre. « Il y a plus de possibilité dans l'électro que dans le jazz, parce que ça touche un public plus vaste », enchérit Alain Deval.

Aussi, le fait de jouer en solo ou de partager le cachet en groupe change la donne. « Si tu veux gagner de l'argent, mieux vaut ne pas faire de groupe, sourit Diego Leyder, guitariste de BRNS. En tant que porteur de projet, je pense que tu es obligé d'aller au moins jouer en France. Ou alors, tu joues pour les Jeunesses Musicales ou comme musicien de sessions. »

Mais là aussi, il y a débat. Alain Deval : « Le problème en jouant dans dix-huit groupes, c'est que tu travailles un peu dans le vide. Tu n'as pas de booker pour te trouver des bonnes dates, tu n'as pas de stratégie de développement. Résultat, les projets restent à la surface et s'essouffent vite ».

Entourage

C'est une réalité du musicien qui n'est pas souvent racontée : tourner ne suffit pas. Il faut aussi approfondir sa démarche, se présenter et se faire connaître dans ce maelström qu'est l'offre musicale à l'ère numérique. Bref, il faut savoir s'entourer : manager, éditeur·trice, attaché·e de presse, label... « Ça fait quatre ans que je bosse avec Luik Music et clairement je sens la différence, dit Alain Deval. Ça me permet de me recentrer et de développer mes projets pour qu'ils soient plus aboutis. Parce que c'est ça aussi qui permettra d'augmenter les cachets. »

Maxime Lhussier : « Un musicien qui veut porter un projet de musiques actuelles doit être impliqué dans sa communication, son image, son développement artistique, un peu tout. Bien s'entourer permettra d'être plus ambitieux d'un point de vue artistique et d'être plus visible. C'est un investissement. »

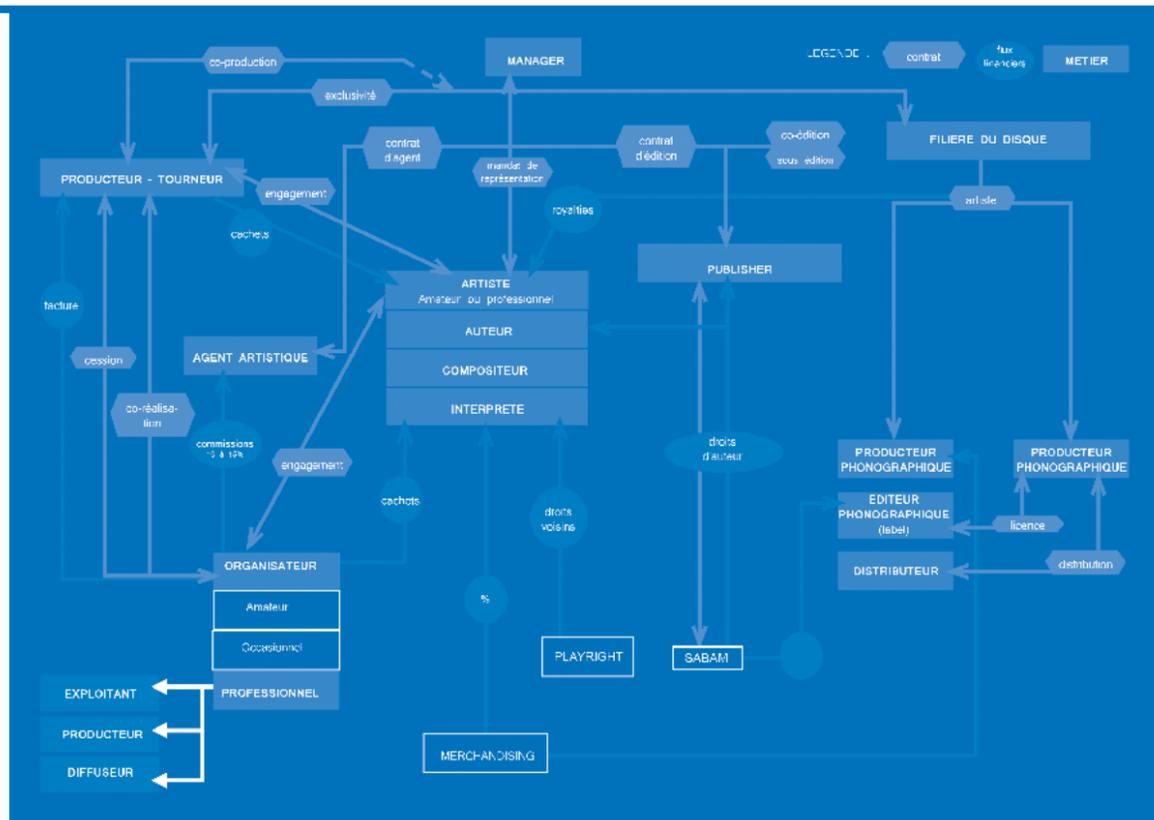
Et là est peut-être le véritable avantage du statut d'artiste – et dans une moindre mesure, d'un boulot stable sur le côté. Diego de BRNS : « C'est parce qu'on a ce luxe indéniable qu'on peut se permettre d'être notre propre producteur. On pourrait s'appuyer sur un label qui nous donnerait plus d'argent, mais nous guiderait aussi peut-être plus artistiquement. Nous, on n'a pas du tout envie de ça. Le statut d'artiste nous permet d'être nos propres patrons. »

C'est quoi, réussir dans la musique ?

C'est quelque chose qui est revenu dans les conversations : ne pas faire de compromissions mais proposer une musique personnelle, aventureuse et surtout pas formatée. Ce qui nous amène à la question de départ : c'est quoi, réussir dans la musique ? Pour aucune des personnes interrogées, il ne s'agit d'un succès à la Stromae ou Angèle. « A-t-on vraiment envie de ça ?, lance Yann Attia. Eux sont coincés dans un genre populaire avec tout ce que cela signifie comme concessions. Moi, ça ne me conviendrait pas. »

« En faisant la musique qu'on fait, on sait dès le départ qu'on n'atteindra pas un tel succès, dit Maxime Lhussier. Après, on peut toujours espérer avoir un peu plus de monde en concert, plus de reconnaissance, etc. Mais je peux déjà dire qu'avec ma musique, j'ai touché quelques centaines de personnes dans de nombreux pays sur plusieurs continents. »

Jouer sa musique devant un public suffisamment nombreux pour qu'un échange ait lieu. Ne pas se compromettre mais toucher les gens en faisant ce qu'on aime, parvenir à en vivre et pouvoir continuer à le faire. Voilà, en gros, la réussite. Cette vision, partagée par tous nos interlocuteurs, est joliment résumée par Diego de BRNS : « Réussir, c'est porter un projet personnel et parvenir à le faire tenir ».



Los métiers de la musique: c'est complexe!

© DR

Une radiographie des métiers des musiques actuelles

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Le 7 février dernier, le Comité de Concertation des Métiers des Musiques Actuelles (CCMA) sortait une étude intitulée *État des lieux socio-économique de la filière des musiques actuelles en Fédération Wallonie-Bruxelles et analyse du réseau de salles de concerts de moyenne capacité en Wallonie*^[1]. Ce travail, initié en 2021 en partenariat avec les équipes de recherche du service METICES (ULB) et du SEGEFA (ULiège), est issu de l'analyse d'une enquête quantitative ainsi que d'enquêtes ou interviews qualitatives et de tables rondes menées à travers la Wallonie et à Bruxelles. Que ressort-il de ce premier état des lieux? Retour sur la mise en œuvre de cette étude et sur ses principaux points d'attention avec les coordinateurs du projet, Ingrid Bezikofer et Loïc Bodson.

Le CCMA a été créé en avril 2020 suite à l'élan de concertation et de solidarité généré par la crise liée au Covid-19. Il s'agit d'un lieu de réflexion nécessaire pour coordonner les réactions face aux enjeux auxquels fait face le secteur des musiques actuelles. Son but? Apporter une plus grande visibilité de cette filière ainsi qu'une meilleure prise en compte de ses réalités. C'est le premier espace de concertation entre les fédérations représentant les professions des musiques actuelles en Fédération Wallonie-Bruxelles, à savoir les auteur-e-s, compositeur-trice-s & interprètes (FACIR), les organisateur-trice-s de concerts (Court-Circuit), les bookers et managers (FBMU), les labels indépendants (FLIP et BIMA), les attaché-e-s de presse (UAPI), les technicien-nes et technico-créatif-ve-s (ATPS) et les éditeur-trices/publishers (BMPA).

Loïc Bodson, musicien et organisateur de concert: « Cette envie de partager et de se fédérer s'est accélérée avec le premier confinement et les interdictions d'exercer nos activités. Nous avons échangé des infos sur les fonds d'urgence par exemple et nous avons aussi relayé les réalités de certains métiers à l'arrêt puisque les salles de concerts étaient totalement fermées. Le but était de rassembler les points de vue pour pouvoir faire front et parler d'une seule voix. J'ai été étonné à l'époque, quand l'événementiel a été mis entre parenthèses, car les médias parlaient de 80.000 personnes ou travailleurs concernés. Mais en fait, on n'en sait rien car il n'y a pas de cadastre et de relevé du nombre de travailleurs... Grâce au Fond St'Art et à l'appel à projet "Rayonnement Wallonie", nous avons eu l'opportunité de montrer le poids de ce secteur et pas uniquement sur des critères économiques. »

Concrètement, les analyses ont porté sur l'année 2019 afin que les résultats ne soient pas faussés par les répercussions du Covid-19. Deux universités ont proposé leur aide pour réaliser cette étude. Les sociologues du service METICES de l'ULB ont enquêté au moyen de questionnaires, sur un échantillon représentatif de ce secteur en Fédération Wallonie-Bruxelles, dans les différentes fédérations mais aussi en dehors. Et parallèlement, le département de géographie de l'ULiège, le SEGEFA, a mis à plat le réseau des salles et des infrastructures présentes en termes d'influence et de concurrence dans les principales villes de Wallonie et à Bruxelles. Le but était aussi de trouver des pistes pour l'émergence de pratiques communes face aux enjeux actuels. Ce projet entend donc mettre en évidence les contradictions entre ce secteur porteur de richesses et une base de travailleurs et travailleuses qui sont peu ou pas rémunéré-e-s. Il entend le faire via des recommandations encourageant la revalorisation de ces métiers, leur professionnalisation, la mixité et la sensibilisation du public et des pouvoirs politiques.

« Les principales catégories de recommandations, détaille Ingrid Bezikofer, manageuse et administratrice de Court-Circuit, portent sur les conditions d'emploi, la formation et les aspects liés à la structuration de la filière, pour notamment faciliter les accès à celle-ci. » Mais de quoi parle-t-on précisément quand on parle de "filière"? « La filière des musiques actuelles, ce sont tous les métiers impliqués dans son fonctionnement, depuis le travail de création jusqu'à l'enregistrement en passant par la promotion, la diffusion live ou radiophonique et tout l'encadrement... Quand on commence à travailler dans ce secteur, on peut obtenir toute une série d'informations auprès des fédérations. Mais on se rend compte que beaucoup de personnes œuvrant dans les musiques actuelles ne le savent pas. »

Les recommandations se basent donc sur des constats précis, comme le précise Loïc Bodson, en pointant le manque de formation des acteurs de la filière: « Trop de projets musicaux s'essouffent à cause des aspects de gestion pure ou des modalités d'obtention de subsides. C'est un secteur qui repose largement sur le bénévolat. Pour un artiste, le métier de manager par exemple est crucial pour sa gestion administrative. Et on a souvent entendu « ça n'existe pas » ou bien « on ne sait pas où cela se trouve ». Des formations sont organisées par des fédérations ou des opérateurs mais

de manière ponctuelle. Pour Loïc Bodson il serait intéressant de les inclure dans certains cursus d'étude comme cela existe en Flandre (la Hogeschool PXL d'Hasselt forme des musicien-ne-s, des technicien-ne-s et des manager-euse-s^[2]): « Il faudrait aussi questionner les universités, les écoles ou les conservatoires pour savoir comment ils apprennent la partie "gestion" de l'activité artistique... Les métiers d'accompagnement ne sont jamais nommés. C'est quoi un booker ou un manager et comment le devient-on? C'est quoi le statut d'artiste? Certaines écoles emmènent leurs élèves au cinéma ou au théâtre pour faire connaître ces métiers mais rarement dans une salle de concerts pour voir des artistes en pleine création ou pour présenter le travail du technicien des lights ».

Loïc Bodson

« Trop de projets musicaux s'essouffent à cause des aspects de gestion pure ou des modalités d'obtention de subsides. »

L'étude a été dévoilée publiquement le 15 février à Namur en présence des fédérations du secteur et des deux partenaires METICES et SEGEFA. Cette journée a aussi permis un partage d'expérience avec des représentants de certaines régions françaises qui ont déjà expérimenté des "contrats de filières" depuis 2018. « C'est une première étape, souligne Ingrid Bezikofer, dans le renforcement de la filière des musiques actuelles. Cela aboutira, on l'espère, à un contrat de filière où l'on mettra autour de la table toutes les parties prenantes c'est-à-dire les politiques et les fédérations, comme en France. Nous sommes aussi allés consulter d'autres études et d'autres statistiques, afin de savoir ce que rapporte un euro injecté dans la culture, par exemple pour un festival en Belgique mais aussi à l'étranger. Il y a une vraie dynamique dans ce secteur. Nous ne sommes pas sous "perfusion", nous avons un marché important ici, comme dans d'autres pays. » Pour les deux coordinateurs, il est donc crucial que cet état des lieux soit diffusé largement, auprès des écoles ou des fédérations du secteur où il y a encore énormément de travail d'information à apporter, auprès des différents ministères, de la Culture mais aussi de l'Économie et de l'Enseignement, et évidemment, vers le grand public! « Il y a une offre de qualité mais il y a des lieux où on peine à amener du public. Ce travail met au jour l'envers du décor... Payer une place de concert, cela permet de faire vivre des gens et cela peut parfois être un acte politique. Les médias ont aussi un rôle à jouer dans ces questions de diffusion. Essayons d'ouvrir de vrais cercles de concertations et de discussions », conclut Ingrid Bezikofer.

Cette étude, dont les rapports sont à découvrir sur le site du CCMA, serait-elle une petite révolution? En tout cas, elle pourrait donner un nouvel élan à ce secteur des musiques actuelles, extrêmement malmené depuis deux ans.

[1] Les 3 rapports de cette étude sont consultables sur le site www.ccma.be
[2] Plus d'infos sur www.pxlmusic.be/nl/



© LINO BENNARDO

Le Grand Manège

Une nouvelle salle de concert à Namur

TEXTE : LOUISE HERMANT

Voilà un fameux défi que d'ouvrir une nouvelle salle de concert destinée à la musique classique en Wallonie. Depuis septembre, le CAV&MA s'est lancé dans l'aventure, avec pour objectif de faire de Namur une ville de référence pour les amateur·e·s du genre et les musicien·ne·s.

Les alentours sont encore en plein travaux. Le Grand Manège vient, lui, de clôturer enfin les siens, débutés en 2018. Située à quelques minutes de la gare de Namur, cette nouvelle infrastructure culturelle s'est implantée dans un ancien bâtiment militaire datant de 1856. Seules les anciennes façades du manège en brique ont été conservées. De grands blocs gris anthracite et blancs d'une surface de 6.000m² sont aujourd'hui venus se greffer sur le côté et au-dessus de l'ancien bâtiment. Il faut dire qu'il fallait faire de la place pour accueillir à la fois les 1.700 élèves du Conservatoire Balthasar-Florence, académie historique du pays, et les nouvelles activités du CAV&MA, Centre d'Art Vocal & Musique Ancienne, qui s'occupe de soutenir la musique chorale et ancienne ainsi que le Chœur de Chambre de Namur.

Depuis le grand hall au sol bétonné, on peut rejoindre d'un côté les salles de cours de musique, des arts de la parole et de danse et de l'autre, la grande salle de concert, le Namur Concert Hall. D'une capacité de 800 places, cette salle aux fauteuils rouges et aux parois en bois a pour ambition de devenir un lieu de référence et de qualité pour les amateur·e·s de musique classique ainsi que pour les musicien·ne·s. Pour ce faire, l'acoustique, inspirée du célèbre studio quatre de Flagey, a longuement été étudiée. « En musique classique, il est très important de pouvoir proposer à nos musiciens et à nos ensembles, mais aussi à tous ceux qui vont pouvoir venir dans cette salle, des conditions vraiment parfaites, sans bruits extérieurs mais aussi avec une résonance qui peut partir de la musique d'église en passant par la musique symphonique », souligne Patricia Wilenski, directrice adjointe du CAV&MA.

Le lieu se veut donc polyvalent pour répondre à toutes les exigences et modulable pour différents répertoires, notamment à l'aide de pendlillons et de panneaux qui peuvent être réglés de manière très précise. Les spectateurs peuvent également profiter d'une bonne visibilité et d'une écoute optimale peu importe où ils se situent. « Ce ne sont plus les premières places qui sont privilégiées. On peut se mettre partout dans la salle, à l'arrière, au balcon ou sur les côtés, l'acoustique est la même. » Depuis début septembre, quelques concerts "tests" ont été organisés, avec notamment plusieurs passages du Belgian National Orchestra et la venue de petits ensembles.



© GABRIEL BALAGUERA

La véritable inauguration est prévue pour le milieu du printemps. Plusieurs équipements doivent encore arriver pour compléter les éclairages et améliorer l'installation sonore. Les financements attendus ne sont pas tous arrivés. « Le bâtiment est totalement financé par la Ville de Namur, aidée par la Région wallonne. Nous étions un des seuls ensembles de Wallonie à ne pas avoir de lieu de répétition ou de représentation. Cela faisait 20 ans que nous étions nomades et que nous devions louer des salles pour enregistrer. Quand la ville a dit qu'elle voulait restaurer le bâtiment et nous l'octroyer, on aurait trouvé ça assez normal que la Fédération Wallonie-Bruxelles puisse participer », regrette Patricia Wilenski.

Avec la création du Grand Manège, le CAV&MA voit son champ d'activités se multiplier. « Ce n'était pas notre métier de gérer une salle. On avait comme mission de gérer et de produire nos ensembles. Ce n'est pas la même chose que de s'occuper d'une salle, de devenir

producteur, diffuseur et d'accueillir d'autres personnes. » Le centre se rend cependant compte de toutes les opportunités qui s'ouvrent à lui avec ce nouveau vaisseau culturel. Les enregistrements de disques sont désormais plus aisés. Sémelé de Handel, repris par le Chœur de Chambre de Namur et le Millenium Orchestra vient d'ailleurs tout juste de paraître. Des synergies avec l'académie et l'IMEP (l'Institut royal supérieur de musique et de pédagogie) sont également envisagées. « Des enfants qui se destinent à une carrière professionnelle peuvent faire tout leur parcours à Namur. Ils ne doivent plus aller à Bruxelles ou à Liège. Et désormais, il y a une salle pour eux. L'IMEP nous a confirmé que cela manquait pour une école supérieure d'avoir un endroit dans lequel leurs élèves peuvent se produire, aller voir des choses, rencontrer des artistes. »



© GABRIEL BALAGUERA

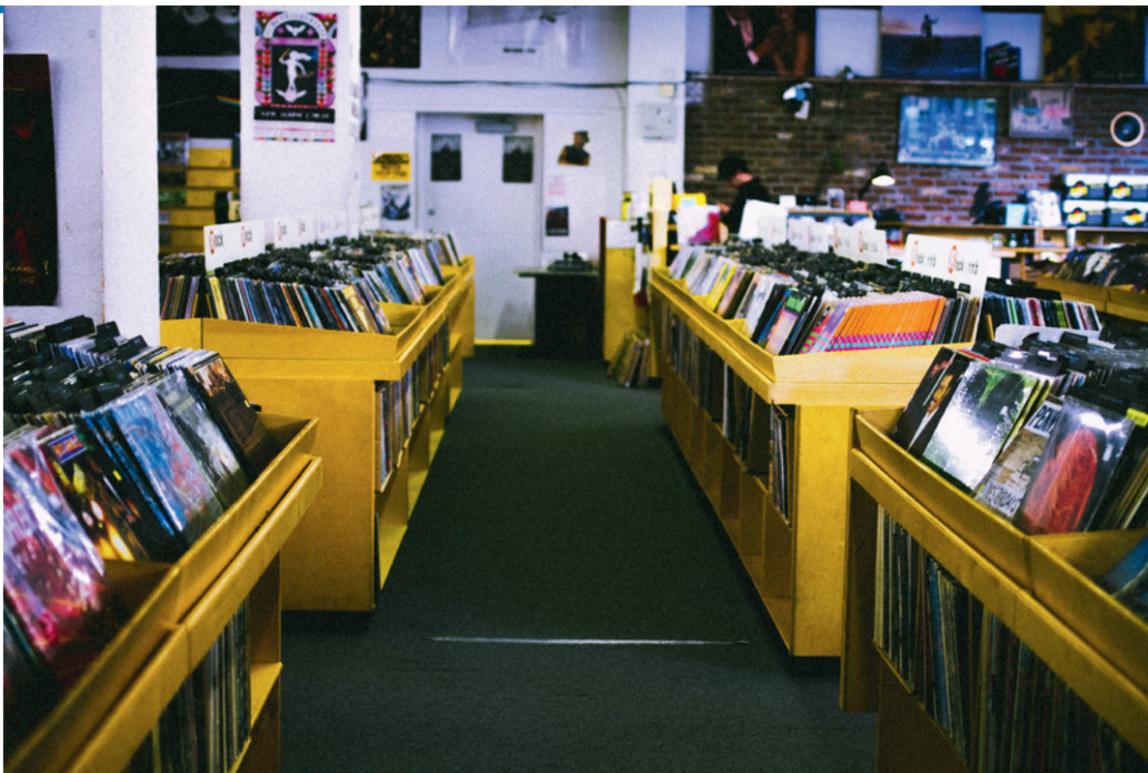
L'arrivée de cette salle permet également de redynamiser l'offre culturelle de la ville. Les Namurois·e·s ne devront plus se déplacer dans toute la Belgique pour se rendre à des concerts de musique classique ou baroque. La directrice adjointe du CAV&MA précise encore que des endroits de ce type manquent actuellement. « Ils ont besoin de lieux de répétition, d'enregistrement, de résidence. On pense que notre position centrale, Namur étant sur la dorsale wallonne, peut rendre service à beaucoup d'artistes issu·e·s de la musique classique. » La demande s'avère effectivement forte : le Grand Manège a déjà reçu plus de 700 demandes d'artistes de toute l'Europe pour venir enregistrer et profiter de l'excellente acoustique.

Patricia Wilenski – CAV&MA

« Des enfants qui se destinent à une carrière professionnelle peuvent faire tout leur parcours à Namur. Ils ne doivent plus aller à Bruxelles ou à Liège. Désormais, il y a une salle pour eux. »

« L'Orchestre Philharmonique Royal de Liège a une très bonne salle, l'acoustique est excellente mais elle n'est jamais libre. Nous, nous n'avons pas un orchestre permanent, le chœur ne mobilise pas l'espace. On a donc vraiment un lieu qui va être disponible. C'est très important qu'il puisse être au service de la musique classique », assure Patricia Wilenski. « Cette musique est toujours considérée comme élitiste. On s'en rend d'autant plus compte en étant implantés dans ce quartier précarisé et diversifié. Et on remarque à quel point la musique permet de communiquer ! » Pour s'intégrer au mieux dans le quartier, les équipes du CAV&MA ont discuté pendant plus de deux ans avec les habitants pour répondre à leurs interrogations et les inviter à prendre part au projet.

Pour rendre le lieu plus accessible, des captations des concerts seront projetées sur la façade blanche à l'extérieur. Une manière de casser les barrières, d'ouvrir la culture et de ne pas se cloisonner. Un petit amphithéâtre est également en phase de construction à l'arrière du bâtiment pour accueillir mieux encore les curieux·euses.



©ADKASAI

Droits musicaux et back catalogue : la poule aux œufs d'or ?

TEXTE : DIDIER STIERS

La création et l'immatériel sont-ils solubles dans la finance ? C'est l'une des questions que peuvent poser les récents deals signés par quelques pointures ayant monnayé leur œuvre. Aux États-Unis, on parle en centaines de millions de dollars. Et chez nous ?

Difficile de ne pas avoir eu vent de ceci : les grands noms de la musique font ces temps-ci des affaires plantureuses. Non pas en vendant des milliers d'albums ou en tournant, ça, ils le faisaient déjà auparavant, mais bel et bien en cédant leurs droits musicaux pour des centaines de millions de dollars ! Paul Simon, Springsteen, Tina Turner, ZZ Top, Sting, Dylan, Neil Young, les héritiers de David Bowie... Tous semblent s'y être mis pour le même genre de raisons, et le mouvement n'est pas près de s'arrêter à en juger par l'hyperactivité des boîtes spécialisées.

Paul Simon, par exemple, a ainsi réalisé l'un des deals les plus juteux de ces dernières années dans l'édition musicale en cédant son catalogue à Sony Music Publishing pour environ 250 millions de dollars. En 2020, Universal Music Publishing Group en déboursait plus de 300 millions (une estimation du New York Times) pour acquérir les droits d'édition de Bob Dylan. « En clair, détaillait alors le magazine Rolling Stone, cela concerne les quelque 600 chansons écrites depuis le début de sa carrière et les royalties ainsi générées. Précisément : chaque fois que Blowin' in the wind est streamé, vendu, joué à la radio, repris en public par un autre artiste ou utilisé dans une pub, à la télé ou au cinéma, le bénéfice va à UMPG. » Quant au Prix Nobel – de littérature mais on aurait du coup aussi envie de lui décerner celui d'économie –, il a remis le couvert en janvier dernier en vendant pour plus de 200 millions de dollars (selon Billboard) toute sa musique enregistrée, les masters de son back catalogue donc, à Sony Music. Et ce deal-là inclut également diverses sorties futures ! Parmi les dernières pointures en date à avoir converti leurs droits en billets verts, mentionnons également le Boss himself : en décembre, il vendait pour près de 550 millions de dollars ses droits d'édition et ses masters à Sony Music Group.

« À cette échelle-là, ce sont vraiment des opérations financières, estime Marc Hollander d'Aksak Maboul mais surtout patron, chez nous, de Crammed Discs ! La valeur d'un catalogue, ça se calcule, et voilà, des gens pensent que c'est le bon moment de passer à la caisse, pour le valoriser au moment où ça vaut le plus et où il y a une demande. Il est vrai que beaucoup de gros éditeurs rachètent, accumulent du catalogue... »

Le parfait plan retraité

Qu'est-ce qui peut bien pousser ces grands noms de la pop, de la folk ou du rock – rejoints tout dernièrement par Sting – à signer d'aussi beaux contrats ? Comme cela a été rappelé dans les pages de Forbes, ces "jours de paie géants" (sic) ont autant à voir avec la planification successorale que l'exploitation de chansons intemporelles. De fait, Springsteen, 72 ans, Bob Dylan et Paul Simon, tous deux 80, s'assurent ainsi un confortable matelas financier autant qu'une source alternative de revenus à une époque où tourner peut être compliqué. « C'est aussi une manière intelligente d'encaisser du cash, note-t-on chez Forbes, sur un marché, celui de la musique, où les prix augmentent ou vont augmenter, et de se mettre à l'abri de prévisibles taux d'imposition plus élevés. » On se rappellera en effet que parmi les promesses de campagne de Joe Biden figurait une taxation accrue des gains en capitaux supérieurs à un million de dollars...

Si les acheteurs ont à ce point sorti le carnet de chèques, on se doute qu'ils ont fait leurs calculs. Ils vont s'y retrouver. Déjà parce que les grands classiques sont, justement, intemporels et pourront encore longtemps être exploités. Mais aussi parce que les contenus digitaux prennent toujours plus d'ampleur et génèrent donc toujours plus de rentrées. Spotify a ainsi communiqué avoir versé près de 23 milliards de dollars en royalties depuis 2008, année de son lancement (source : www.loudandclear.byspotify.com). En 2017, c'était 3,3 milliards de dollars et en 2020, 5 milliards...

Si cette hausse des revenus du streaming devrait se poursuivre, c'est d'abord parce que la pandémie a accru les habitudes d'écoute en ligne. Et puis, comme le note Merck Mercuriadis, le boss d'Hipgnosis : « À l'avenir, cette accélération du streaming

sera renforcée lorsque les revenus provenant de TikTok, Peloton, Triller, Roblox et d'autres plateformes émergentes commenceront à être versés. » Dire qu'il y a six ans à peine, à l'époque où Round Hill Music rachetait pour 35 millions de dollars les droits des enregistrements et d'édition d'Offspring, c'était la synchronisation (le placement de musique dans des films, des séries, etc.) qui faisait rêver les investisseurs...

« L'édition est considérée à tort ou à raison comme une valeur plus sûre, commente Marc Hollander, plus prudent. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs parce qu'il en va de même pour les masters, tant que tout le système de streaming ne s'effondre pas, ce qui pourrait peut-être arriver quand même. »

Marc Hollander

« La valeur d'un catalogue, ça se calcule, et voilà, des gens pensent que c'est le bon moment de passer à la caisse. »

Gestion et exploitation vs création

Il y a quelques semaines, on apprenait que les éditions Jacques Brel et l'éditeur Warner Chappell (société américaine, mais ayant également un département français) avaient signé un nouvel accord de sous-édition et de gestion éditoriale. Rien de comparable à ce qui se passe sur le marché des stars susmentionnées : France Brel n'a pas vendu les droits d'édition du catalogue de son père, juste vendu la cogestion internationale. Et donc Warner Chappell se chargera de celle de 130 chansons... hors Belgique.

Vendre comme Dylan, Springsteen ? « C'est un truc que je n'aimerais pas faire en tant qu'artiste, explique Marc Hollander. Même si c'est un calcul et qu'on se dit voilà, ça va me rapporter plus que ce qu'on peut prévoir, ou ça va me rapporter autant dans les 20 ans à venir mais j'ai besoin de cet argent maintenant... Le principe des droits d'auteur, c'est que ça continue à générer. Et même si ça ne génère rien sur le moment, ça peut toujours tout à coup générer ou continuer à générer jusque 70 ans après ta mort. »

Investir dans des droits d'édition ou le rachat de masters se veut donc être une opération plus sûre que signer un jeune groupe ou des artistes en développement. « Ce ne sont pas toujours les éditeurs qui soutiennent la création. Souvent, les éditeurs attendent qu'il y ait une sortie, un label, et se battent alors pour proposer à l'artiste de gérer son édition. Mais certains aident. Il y a une douzaine d'années, Hindi Zahra avait été signée par Strictly Confidential et ils l'avaient aidée à autoproduire son album, en lui versant des avances sur ses droits d'auteur et à trouver un label. Auparavant, c'était un des métiers de l'éditeur, mais je pense que ça se fait un petit peu moins aujourd'hui... »

Outre la concentration des catalogues chez quelques éditeurs, autre conséquence de cette vague de ventes, les grands noms font régulièrement l'objet de re-sorties, best of et autres éditions anniversaires. « Nous le faisons aussi, répond Marc Hollander. À petite échelle... » D'autant que le vinyle est en vogue. « Elle est peut-être éphémère, je ne sais pas trop, mais nous avons aussi ré-édité en vinyle des artistes qu'on n'avait plus sur ce support depuis longtemps. Mais ce sont des rééditions qui ont un intérêt, avec des textes en plus, des bonus... Les majors font beaucoup ça, c'est sûr. Avec le vinyle, c'est une façon assez simple de générer du mouvement, des recettes. Comme ça a été le cas par le passé quand on a tout ré-édité en CD. »

Le boss de Crammed l'admet : les grosses maisons de disques n'investissent plus trop dans les "nouveau-tés" : « Ce sont des périodes mais je ne sais pas si ça reviendra. Il y a toujours eu des périodes où des fous dans des majors ont signé des choses risquées. Mais maintenant, c'est clair, ce n'est pas trop la tendance. »



© PHILIPPE LEVY

Mark Hollander, patron de Crammed Discs.

L'édition, vaste métier

Une fois le morceau composé, la chanson ayant pris vie, c'est l'éditeur (musical) qui va en gérer l'exploitation et la commercialisation. Il se charge notamment de faire en sorte que l'œuvre créée puisse générer des rentrées financières, en sollicitant les labels, en tentant de la placer dans des publicités, jeux vidéo, films et séries, concerts, en radio et sur des playlists, sans oublier les réseaux sociaux comme Facebook, Instagram ou TikTok. Le travail de l'éditeur, qui peut aussi s'atteler à trouver quelqu'un pour interpréter l'œuvre si son créateur ne la chante pas personnellement, est aussi administratif : contrats, gestion sur le plan juridique... Quant à sa rémunération, il est habituel de prélever un pourcentage sur ce que génère son travail. Le contrat qu'il signe alors avec l'auteur de l'œuvre implique la cession d'une partie des droits... d'auteur.

Sold in the USA

On l'aura compris : Springsteen, Dylan et Paul Simon notamment n'ont pas tous vendu la même chose... Aux États-Unis, pour résumer, une chanson fait l'objet de deux copyrights. Ceux concernant l'enregistrement, incluant le "master" (le support physique ou le fichier informatique qui servira à la fabrication en série ou à la diffusion), et ceux qui concernent la composition, c'est-à-dire la musique et le texte. Les premiers, les "recorded rights", portent plus directement sur les ventes et le streaming. Les seconds, les "publishing rights" concernent essentiellement l'interprétation ainsi que l'utilisation dans les films, les séries, les jeux vidéo... « Notre concept du droit d'auteur n'est pas le même qu'aux États-Unis où tu peux vendre ta propre part d'auteur-compositeur, note Marc Hollander. Ici, ce n'est pas autorisé. Les droits d'auteur sont quand même mieux protégés dans nos pays, en tout cas en France ou en Belgique... On ne peut pas aliéner ses droits intellectuels. »

Le cas Hipgnosis

À côté des majors de l'édition musicale existent des entreprises dont la musique n'est pas le métier premier mais qui, elles aussi, opèrent dans le secteur. Il en est ainsi de Hipgnosis, une société britannique (établie à Guernesey) fondée par Merck Mercuriadis, l'ancien manager de Guns N'Roses, Elton John et Beyoncé notamment, et spécialisée dans les droits d'auteurs. Il y a peu, elle s'est associée avec les gestionnaires d'actifs américains de Blackstone pour lancer un nouveau fonds d'investissement dans les droits musicaux et les catalogues. Mise : 1 milliard de dollars ! La preuve, s'il en fallait encore une, que les catalogues intéressent les financiers. Peu importe dès lors que les taux soient bas ou que l'épargne soit élevée : les droits d'auteurs, eux, rapportent avec régularité. Quant au portefeuille d'Hipgnosis, il compte près de 65.000 chansons et est évalué à 2,5 milliards de dollars. Parmi ses "signatures" : Christine McVie et Lindsey Buckingham (Fleetwood Mac), Mark Ronson, Timbaland, les Red Hot Chili Peppers, One Direction, Shakira et, pour une partie de ses droits, Neil Young... dont l'embrouille avec Spotify n'aura pas fait que des heureux au sein du conseil d'administration...

Les sorties



Hun Hun

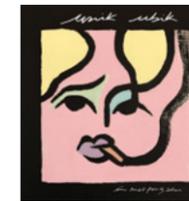
Y Bab Adöy
Lurid Music

Venu de Bruxelles, Hun Hun est un duo électronique formé par les frères jumeaux Jimmy et Noé Moens. « Notre volonté de faire un groupe à deux ne suit aucun plan de carrière, indique ce dernier. C'est juste le prolongement d'une relation fraternelle et d'une fibre musicale qui est, par ailleurs, très présente dans la famille. Notre papa est multi-instrumentiste. Il accompagne Bai Kamara Jr. sur scène. Par le passé, il jouait aussi de la basse chez PPZ30, une formation qui mélangeait des sonorités hip-hop, funk, jazz ou rock. » Héritiers de ces fusions musicales sans frontières, les frères Moens brassent aujourd'hui des mélodies synthétiques avec des sons chipés au casting de vieux films turcs de série B. L'album Y Bab Adöy est ainsi fait. « Lors d'un voyage en Turquie, j'ai découvert tout un pan caché de l'industrie cinématographique locale, retrace Jimmy Moens. Il s'agissait de productions totalement ringardes avec des décors en carton et de mauvais acteurs dans chaque scène. Ce qui me plaisait là-dedans, c'était les bandes-sons. » Véritables sources d'inspiration, ces B.O. servent à présent de matières premières à l'univers synthétique imaginé par Hun Hun. « Au-delà de ce lien avec le cinéma oriental, notre recette instrumentale se nourrit aussi de l'ambiance typique des films d'horreur et de science-fiction, de toutes les musiques servies par un compositeur comme John Carpenter. » Aux confins de l'exotisme, du psychédéisme, des ancêtres du krautrock (Harmonia. Cluster) et du renouveau de la pop anatolienne (Şatellites, Altın Gün), l'électro de Hun Hun repousse les murs du son et abolit les frontières entre les genres. De quoi faire danser les gens. — **NA**



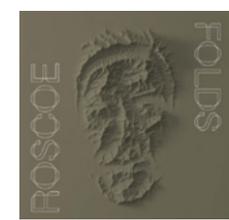
Amaury Faye X Igor Gehenot
Duo session
Hypnote Records

Le duo, c'est l'art de ne pas se marcher sur les pieds. Surtout quand il s'agit de musiciens qui jouent du même instrument. Dans ce solo à quatre mains, les pianistes Igor Gehenot et Amaury Faye construisent ensemble un univers singulier, à la fois fougueux (Egberto), stride et swingant (Magic Ball) et parfois mélancolique (Trocando Em Mitúdos). De cette complicité évidente, on retient l'envie de s'amuser, sérieusement, sur des airs de bossa, de jazz contemporain ou même de pop. Les pianistes ont l'intelligence de s'écouter l'un l'autre, de se suivre ou de se laisser guider sur d'autres chemins. Nous, on s'amuse aussi à reconnaître qui, des deux musiciens, prend le lead, qui embarque l'autre, qui conclut. Une performance insolite qui dédouble les plaisirs — **JP**



Unik Ubik
I'm not feng shui
Humpty Dumpty Records

Le troisième album des Tournaisiens aurait dû voir le jour plus tôt. Seulement voilà, la période que nous vivons depuis un moment maintenant a fait que... Conséquence : quelques-uns des 11 titres de cette remuante galette ont deux, voire trois ans d'âge, tandis que le groupe joue déjà de nouveaux morceaux en live. En même temps, ne boudons pas le plaisir qu'on peut se faire aux oreilles : sous un dessin de Maya Delhaye, la fille de Seb, le guitariste et chanteur (chez Unik Ubik, on aime les illustrateurs puisque Brecht Evens et Arno Debal ont respectivement signé la pochette des disques précédents), se nichent un paquet de compos expressément plus mordantes, plus punk/post-punk, dérapant ici et là généreusement dans l'afrobeat et, sax aidant, l'éthio-jazz. Digne hommage à Tuxedomoon (Pinheads on the move), collab' avec l'ex-The Ex G.W. Sok (This is the day) et transcription d'un rêve éthylico-poético-érotique à base d'Orval et de politicienne belge (Maggie débloque) : en plus, ils y mettent du fond ! — **DS**



Roscoe
Folds
PIAS

Comme le postait Pierre Dumoulin, frontman de Roscoe, sur sa page Facebook au moment de la rédaction de cette chronique, le groupe prépare son prochain live avec une impatience certaine ! Folds, leur nouvel album aurait déjà dû être dans les bacs depuis décembre 2021... 6 ans après Mont Royal, Roscoe est de retour avec un son plus travaillé, plus ciselé, toujours guidé par la voix posée (et parfois modulée) de Pierre. Après le très groovy So far so long sorti en septembre et un clip tourné sur le toit de la Grand Poste, les Liégeois sortaient un second single en janvier 1 to 6 plus électro et illustré par une performance graphique autour des visages des membres du groupe. Éthéré, mélodique, deux qualificatifs qui collent parfaitement à ce 3^e album qui vous happe dès la première plage. Coups de cœur pour le très "archivien" Call me et pour Lights dont le refrain frôle la perfection ! — **JPL**



Clotilde Van Dieren /
Katsura Mizumoto
La chanson du vent
Cypres

Elle a découvert les mélodies d'Adolphe Bierant (1871-1916) lors de ses études dans la classe de Ludovic de San et a su tout de suite qu'un jour elle les enregistrerait. Voilà qui est fait. Et bien fait. Avec la mezzo-soprano Clotilde van Dieren, Bierant l'oublié, libre penseur et militant culturel carolo au tournant du siècle, a trouvé une interprète à la hauteur de son cycle de huit mélodies. Car ce langage harmonique très contrasté, tantôt symboliste, tantôt dramatique, exige une sacrée tessiture. Du sur-mesure pour Clotilde, médium généreux, aigu aérien, qui offre en seconde partie de ce CD découverte une grande bouffée d'orientalisme. Elle y sème des mélodies de Saint-Saëns, Bizet, Gounod et Berlioz, inspirées par les vents venus d'Orient. Avec l'épatante complicité de la pianiste Katsura Mizumoto. — **SR**



J.-S. Bach / Julien Libeer

A well-tempered conversation

Harmonia mundi

Le confinement a au moins eu cela de bon : nombre de virtuoses privés de concert ont enfin eu le temps d'enregistrer le très exigeant Jean-Sébastien Bach. « *Quand tout tangué, il faut s'accrocher à un bloc de granit* », résume Julien Libeer. Qui a mis à profit ce moment suspendu pour mener une passionnante "conversation" autour du *Clavier bien tempéré*, « *humble œuvre pédagogique devenue la plus universelle encyclopédie des styles, utilisée par tous ceux qui ont suivi Bach.* » Voici donc en deux CD très généreusement fournis une succession de préludes et fugues du *Premier livre* parmi lesquels se sont glissés Beethoven, Chopin, Fauré, Rachmaninov, Shostakovich et quelques autres du même calibre. Le voisinage peut surprendre, mais le résultat s'impose. En désirant « *briser l'aura a priori hermétique de ce fameux "Clavier"* », Libeer dépasse la redoutable technicité de l'œuvre et prouve qu'elle fut à la fois « *un panorama du passé autant qu'un point de départ pour la suite de l'histoire de la musique* ». Le legs de Bach est immense – il est aujourd'hui l'un des compositeurs les plus enregistrés ! –, mais il est des évidences qu'il est bon de rappeler. Ce que Julien fait avec un talent éclairé, construisant un dialogue étonnant entre Bach et ses successeurs, entre le maître et ses élèves. Désireux de conserver à cette œuvre « *la structure en béton* » qui en fait sa force, le jeune pianiste a agi « *de façon méthodique. Je n'ai gardé, dit-il, que les fugues en tonalité majeure, leur opposant en miroir les pièces en mineur de compositeurs inspirés dans leurs propres œuvres par l'esprit du Clavier bien tempéré.* » C'est cette rigueur conceptuelle qui lui permet d'éviter le piège de l'album fourre-tout et de mener cette "conversation" avec une rare et parfaite éloquence. – **SR**



Olivier Messiaen / Cassandre Marfin

Entre plumes et lumières

Soond

C'est au Conservatoire de Bruxelles, à l'occasion de son mémoire de fin de master, que Cassandre Marfin s'est prise de passion pour Olivier Messiaen (1908–1992). Et c'est tout naturellement à ce compositeur « *qu'on ne joue presque jamais* », regrette-telle, qu'elle a décidé de consacrer son premier CD. Choix assumé : « *J'aurais pu choisir Schubert ou Chopin, cela aurait été moins risqué. Mais je voulais vraiment apporter ma petite pierre à l'édifice Messiaen. J'ai choisi des extraits de ses deux cycles pour piano que sont les Vingt regards sur l'Enfant-Jésus et le Catalogue d'oiseaux. Ils sont le reflet du double visage de ce compositeur, imprégné d'une profonde foi catholique et ornithologue passionné, qui mit en musique les chants d'oiseaux qu'il enregistrait.* » D'où ce titre joliment éloquent, *Entre plumes et lumières*, pour un disque captivant, ouverture sensible et virtuose sur l'univers avant-gardiste d'un compositeur qui eut Boulez et Xenakis parmi ses nombreux élèves. « *Sa musique est très exigeante, reconnaît Cassandre, autant dans le déchiffrement des partitions que dans leur compréhension sur les plans rythmique et mélodique, mais c'est aussi ce qui en fait à la fois le défi et la beauté.* » Laquelle est riche d'harmonies et de couleurs extrêmement subtiles associées à la plupart de ses accords. Ajoutez-y sa folie rythmique et « *une forme de spiritualité dans laquelle il faut se plonger pour bien le jouer* » insiste la jeune pianiste bruxelloise, et savourez l'indicible... – **SR**



La Smala

Hors du temps

Autoproduction

En ce début d'année, après quatre ans de silence radio, les Bruxellois publiaient *Hors du temps*. Un EP 7 titres délicieusement anachronique, au titre évocateur et choisi à dessein par des rappeurs aujourd'hui plus réunis "pour le kif" que motivés par la course aux médailles. Dès les premiers accords de *Peine Perdue*, le flash-back est instantané. Dès les premières rimes posées, ce décor familial est directement planté. Nous sommes dans l'antre de La Smala, impossible d'en douter. Et l'enthousiasme de se retrouver des MC's en présence est aussi manifeste que communicatif. Côté instrus, La Smala a convié ses beatmakers habitués (R.O., SixTimez) et c'est Rizzla – dans son costume Kilodream – qui complète le volet production. Enfin côté mix, on croise JeanJass et surtout Le Seize au mastering. Un beau casting pour 30 minutes de rap à l'ancienne, qui raviront les fans de la bande et les nostalgiques de ce son devenu rare. – **NC**



Aprile

From Heaven

Colligence/Wagram

Corps et âme du projet Aprile, Nicolas Donnay n'a pas dû hésiter bien longtemps avant de déterminer la date de sortie de son premier album. Programmée à la fin du mois d'avril (évidemment), la publication de *From Heaven* coïncide avec l'avènement du printemps et le retour d'un soleil éclatant. Profilée pour se déplacer dans cette ambiance chaleureuse et décontractée, la musique du chanteur liégeois se faufile entre français et anglais avec des morceaux pop et soyeux, conçus au plus près d'influences soul-funk piochées dans le grand annuaire des années 1980. En équilibre sur des nappes synthétiques scintillantes ou en mouvement sur des productions clinquantes, Aprile dompte sa mélancolie pour emballer des chansons solaires et magnétiques à souhait (*La Lumière, Plan B, Folie*). – **NA**



Ensemble Fractales

Fractales

Cypres

Fractales est un ensemble à la nationalité hybride mais au cœur bruxellois qui organise sa propre résidence de compositeurs. *Be Connect*. Choies parmi un répertoire peu à peu enrichi – au long de dix années d'expériences dans la musique de création – les œuvres que le quintette a sélectionnées pour son premier portrait discographique, témoignent de son appétence pour la découverte d'œuvres actuelles et nées du travail de compositeurs établis ou en devenir. Les trois mouvements d'*Érotique-lancinante* de Claude Ledoux (une citation obsédante – au même titre qu'*Explosante-fixe* de Pierre Boulez – de *l'Amour fou* d'André Breton) sont menés par la flûte traversière dont les intonations capturent l'attention, quand Salvatore Sciarrino dilue plutôt l'instrument et les reflets sonores de son souffle grave, dans une mélodie qui s'échappe. *Of Other Spaces*, l'imposante pièce du jeune Italien Maurizio Azzan, joue avec la notion même d'espace, au point de déstabiliser nos certitudes perceptives, tandis qu'Elis Hallik, venue d'Estonie, désapprouve dans sa musique tout en textures, l'attaque de nos intuitions par un monde si technologique. – **BV**



Margaux Vranken

Purpose, la suite (Live at Gaume Jazz Festival)

Igloo / Outhere

Ce n'est pas la première fois, loin s'en faut, qu'une carte blanche attribuée par le Gaume Jazz Festival atterrit sur un disque. Mais ici, c'était l'occasion, pour Margaux Vranken, de présenter sur scène la formule qui avait présidé à son album *Purpose* (2020), à savoir l'adjonction d'un quatuor à cordes et de voix à la formation jazz de base. Le tout avec quelques nouvelles compositions « *dans la même veine* », dit-elle, depuis son domicile californien. Enregistré par Daniel Léon, l'album rend bien cette ambiance de concert alternant moments de délicatesse et de folie (*Purpose*). Un thème comme *What a Day* illustre le glissement du quatuor à cordes, tendu en introduction, vers une légèreté digne d'un Michel Legrand pour enrober le chant. Autour de la pianiste, Fil Caporali (basse), Daniel Jonkers (batterie), Tom Bougeois (saxophones), Marylène Corro et Stacy Claire (chant), ainsi que les Gantois d'Another String Quartet, soit aucun des participants à l'album *Purpose*. La mise en place a été un défi, tous les participants au projet ne se rencontrant que le matin du dimanche 8 août. « *Ça a été sport, se souvient Margaux Vranken, on a eu quelques couacs sur scène, le quatuor à cordes était à dix mètres de moi, j'ai parfois dû crier!* » Pas de ça sur le disque, mais une atmosphère festive dans laquelle il fait bon se replonger. Depuis, la musicienne se fraie un chemin à Hollywood : « *Le plan, c'est de sortir de la galère du musicien en Belgique, où le statut d'artiste n'en est pas un* ». – **DSi**



Coucou vol.1

Compilation

Coucou Label

Née d'une réunion d'artistes pour trouver des concerts, Chouette asbl c'est aujourd'hui plus de vingt-cinq projets soutenus via la promotion, mais aussi la diffusion grâce à un label pas comme les autres : « *Le but de l'association est d'en faire une boîte à outils qui réponde à nos besoins* », déclare Stan Bourguignon. On y trouve, entre autres, parmi les découvertes récentes High Jinks Delegation ou l'Aleph Quintet. Pour célébrer dignement ses dix ans, voici le premier volume d'une compilation qui donne envie d'aller plus loin dans la découverte des productions : « *On cherche une cohérence là où des musiciens travaillent des instruments de tradition et font ressortir un travail de création* ». Le moins que l'on puisse écrire, c'est que la sélection ébouriffe d'emblée avec Balaphonics, un jazz de l'Ouest africain qui décoiffe, et le jazz turco-hallucinogène des Phoenician Drive. Entre les deux, Les Taupes qui Boivent du Lait creusent les galeries d'un rythme balkano-klezmer des plus excitants. Des mers des Caraïbes avec Le Bal de la Marie-Galante, on revient ensuite vers notre Ardenne avec la délicieuse idée de La Crapaupe de remettre en avant nos dialectes régionaux wallons sur des voix a cappella, « *une démarche qui relie des groupes qu'on a voulu mélanger* ». Azmari, Labaz et Bernard Orchestar complètent ce premier volume excitant et festif. Disponible en streaming et bientôt en vinyle. Vivement la suite ! – **JPG**

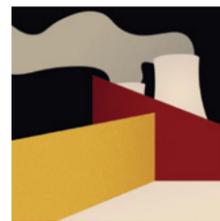


Hands In Motion

Dawn

Zephyrus Records

Si vous avez envie de voyager, besoin d'un peu d'exotisme ou plus prosaïquement si vous êtes fan de percussions... cet album est pour vous ! Entre les dunums, riqq, doholla, tombak et autre bendir (tous des instruments percussifs), les amateurs de rythmes et de grooves vont pouvoir s'en donner à cœur joie. Bien sûr, congas, djembé et autres calebasses sont également de la partie et les trois musiciens (Simon Leleux, Robbe Kieckens et Falk Schrauwen aujourd'hui remplacé en live par Célestin Massot), en sont de véritables virtuoses. Les influences sont nombreuses et permettent de traverser nombre de pays et de cultures mais comme le souligne le trio, Hands In Motion est aussi perméable aux apports électroniques et branche volontiers, par-ci par-là, une pédale d'effet, ce qui permet d'apporter quelques touches et couleurs supplémentaires bien hypnotiques. Le disque est accueilli par Zephyrus Records, la maison gantoise qui abrite des groupes et artistes comme Black Flower ou Myrddin De Cauter, un autre gage de qualité. – **FXD**



Lenny Pistol

Satellite Appetite

Luik Music

Après quelques singles lâchés depuis 2019 et un EP 7 titres (*Pistil Boy*) sorti également avec les bons soins de Luik Music, Lenny Pistol délivre aujourd'hui 11 nouveaux tracks, un poil moins minimalistes que les précédents mais toujours aussi DIY. Avec ses synthés et ses boîtes à rythmes 90's, certains morceaux sonnent un brin new wave (*A Friend Like You*) mais le fantôme de Connan Mockasin, et ses guitares décaties, n'est jamais bien loin (*Bored*). Parfois en français

(*Une Explosion Nucléaire*), parfois en espagnol (*Señorita...* non ce n'est pas une reprise de Christophe), souvent en anglais, certains titres n'auraient pas dépareillé un album de Robbing Millions (*Lady bouh bouh*) – avec lequel on verrait bien Lenny Pistol partager une affiche un de ces jours – ou, par exemple, un album de Mikado pour le côté pop synthétique naïve (*Only Ones Who Know*). Un premier album lazy, décalé et psyché. – **FXD**



Gaëtan Streel

Demain

MMM Productions

Actif sur la scène musicale depuis plus de vingt ans, le Liégeois Gaëtan Streel a entamé sa carrière sous le nom de Mr. Poulpy. Avec du recul, ce pseudo était parfaitement choisi. Connu pour ses capacités d'adaptation à son environnement, ses dons de mémorisation et d'apprentissage, le poule vient en effet d'être reconnu officiellement comme un être sensible, capable d'éprouver des sentiments et de communiquer ses émotions. Au vu du parcours tentaculaire de Gaëtan Streel, de ses multiples évolutions, il paraît aujourd'hui difficile d'évaluer la portée de son premier blason. Musicien (Piano Club, Jeronimo), metteur en son (Dan San, Oniri), producteur, l'artiste poursuit aussi sa métamorphose en solo avec un troisième album chanté, pour la première fois, en français. Quelque part entre la poésie douce-amère de Jean-Louis Murat et les mélodies épiques d'Arcade Fire, les onze chansons enregistrées sur *Demain* se parent de mélancolie pour éclairer de nouvelles lignes d'horizon. Soit la promesse d'un avenir radieux. – **NA**

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be

Alain Pierre

Légende discrète, performeur électronique

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Chauffeur de Jacques Brel un jour, sous-traitant d'Ennio Morricone le lendemain, le belge Alain Pierre est le genre d'insider discret du monde musical. 1.000 vies, 10.000 anecdotes.

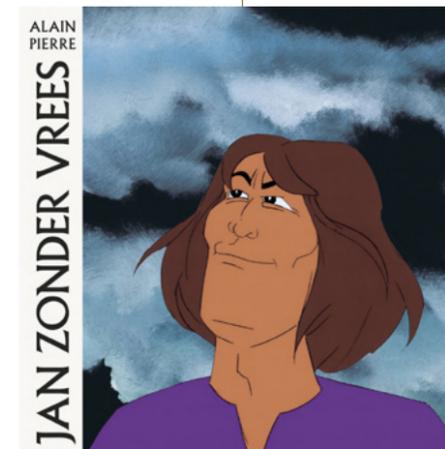
C'est aussi un pionnier dans l'utilisation des synthés, qui a travaillé sur un nombre pharaonique de musiques de films, dont certaines fort cultes. Nombre de rééditions sont aujourd'hui en cours.

Sur Discogs, la page consacrée à Alain Pierre ne compte que 3 albums et un single. Ce dernier, *Moi, Tintin*, date de 1976 et c'est le générique du documentaire du même nom. Facilement dégottable sur YouTube, cette musique est assez typique des bandes sonores seventies de séries familiales. Du synthé analogique, de la guitare et quelqu'un dont le sifflement a été filtré. De quoi donner des frissons et autres réminiscences aux quadras/quinquas ayant grandi devant la télévision d'avant le numérique. En 1984, Alain Pierre signe une autre bande originale peut-être pas vraiment célèbre mais très connue, celle du dessin animé flamand *Jan Zonder Vrees*. L'album, pressé uniquement en vinyle et depuis épuisé, ne sort qu'en 2016, sur le très culte label bruxello-ostendais Stroom. On peut l'écouter dans son intégralité sur Bandcamp et c'est plutôt plaisant. Si le thème principal de cette version de l'histoire de Jean Sans Peur est synthétique, héroïque et carrée, assez proche de ceux de Miami Vice ou K-2000, le reste de l'album est beaucoup plus sombre, curieusement proche pour sa part de la cultissime BO composée à peu près à la même époque par Giorgio Moroder pour le remake du film d'horreur érotique *Cat People*. Typiquement eighties donc mais aussi plutôt trouble, surtout que destinée à un dessin animé pour enfants. « Longtemps, Jan Zonder Vrees a été diffusé chaque année à la télévision flamande. En Flandre, tout le monde connaît ce film d'une façon ou d'une autre et tout le monde en a des souvenirs. Moi, c'est surtout la musique qui m'avait marqué ; quelque-chose de sombre et intéressant, nous explique Ziggy Devriendt, la tête pensante du label Stroom. C'était vraiment fantastique de travailler avec Alain. Il a directement aimé l'idée de faire un album de cette bande originale et nous avons travaillé ensemble sur la restauration des masters, qui étaient toujours disponibles et à portée de main mais dans un état assez bordélique. »

Depuis 2016, une autre bande originale longtemps introuvable et signée de ce même Alain Pierre est également ressortie, cette fois sur le très érudit label anglais Finders Keepers d'Andy Votel. Il s'agit de *Ô Sidarta*, enregistrée en 1974 pour illustrer un documentaire consacré au dessinateur Philippe Druillet, génial créateur de mondes de science-fiction, violents, hallucinés et psychédélics. Sur les notes de pochette du disque, cette bande originale est décrite comme un mélange de dark ambient, de musique concrète proche de celle de Luc Ferrari et de soundtracks de films cochons. Comme on peut s'en rendre compte à l'écoute, toujours sur Bandcamp, c'est surtout un mix de bricolages sonores et de compositions planantes au synthé qui sonnent comme une version démoniaque de ce que Jean-Michel Jarre ou Vangelis produisaient à la même époque. Un résultat qui se marie surtout incroyablement bien aux visions de Philippe Druillet, à la fois grandioses, sombres et malgré tout un peu kitsch presque 50 ans plus tard. Le troisième album référencé sur la page Discogs d'Alain Pierre, *Baby Sleep*, a quant à lui été enregistré en 2001 avec Alex Barran. C'est cette fois un disque plutôt New age, qui propose des « petites valse de la sieste », des musiques donc en fait surtout destinées à apaiser les bébés, comme l'indique le titre. Depuis la ressortie en DVD du film *Vase de Noces* en octobre 2021, une quatrième bande sonore d'Alain Pierre fait à nouveau aussi un peu parler d'elle : celle de ce film où un fermier se marie avec une truie (et consomme sa nuit de noces dans la vase). Le film de Thierry Zeno est totalement culte. Tout comme sa bande sonore, très travaillée, osée, folle et techniquement figolée. On y mêle notamment une musique d'inspiration sacrée aux bruits de la basse-cour. Et du sexe inter-espèces.



Alain Pierre...
et la musique "New age" pour endormir les bébés !



Alain Pierre...
et la musique de dessin animé flamand !



Alain Pierre...
et la musique de film documentaire pschédé !

Né à Bruxelles en janvier 1948, Alain Pierre est peut-être bien un personnage encore plus culte que ces disques et ces bandes originales. En 1969, il se fabrique un studio à la maison, qu'il baptise Hysteresis, bien pourvu en synthétiseurs, chose encore rare à l'époque. Des synthés dont il prend soin et qu'il possède toujours aujourd'hui dans sa ferme du Brabant wallon, attirail à faire grimper tous les geeks de l'électronique aux rideaux. Sound designer, ingénieur du son, compositeur, arrangeur et producteur, il démarre alors une carrière aussi longue qu'étonnante, toujours en cours d'ailleurs. Une carrière aussi touffue que souvent difficile à tracer. Alain Pierre a en effet participé à des centaines de productions cinématographiques, dont de grosses machines hollywoodiennes, des séries flamandes, des court-métrages, des documentaires et de la publicité. Sur les sites très spécialisés comme l'Internet Movie Database, il n'est pourtant que rarement crédité et ce qui n'arrange rien, c'est qu'il existe en réalité trois Alain Pierre dans le secteur musical belge. En 2015, il est quoi qu'il en soit nommé à Hollywood pour la bande originale d'une comédie kurde, *Êk Momik, Du Momik...* Si on ne retrouve pas la trace de la série australienne eighties dont il aurait composé la bande-son... après qu'Ennio Morricone en personne lui ait refilé le job (*An Australian Saga*, selon son site personnel), ce qui est sûr, c'est qu'Alain Pierre a aussi travaillé avec et pour Philippe Geluck, Maurane, Philippe Lafontaine, Dany Klein et Maurice Béjart. En plus de composer beaucoup de musiques pour le théâtre, un genre de sonorisation qu'il estime lui-même « encore peu développé ». Plus accessoirement, il a aussi été le chauffeur de Jacques Brel. Bref, une légende que l'on ne crédite pas toujours, "un troisième couteau" typique. « Média-

tiqument discret » écrivait d'ailleurs de lui Philippe Cornet dans un article récent du Focus Vif lui étant consacré. « *La Belgique, quoi !* », s'exclame de son côté Benjamin Schoos, surtout fan des "vieilleries" d'Alain Pierre, comme *Ô Sidarta* et *Vase de Noces*. « *Il faut toujours attendre que les Anglais les rééditent pour que l'on s'intéresse ici à ce genre de personnages !* »

D'où une démarche évidente : joindre le principal intéressé et lui demander ce qu'il aimerait voir édité ou réédité dans ses immenses archives. Réponse d'Alain Pierre : « *Je n'ai aucune préférence. Ce sont les labels qui m'offrent l'opportunité de sortir les projets qu'ils désirent. Je préfère leur laisser le choix. J'ai des discussions en ce moment avec Finders Keepers, qui veulent réaliser d'autres choses après Ô Sidarta. Après la sortie du DVD de Vase de Noces et Des Morts par la Cinematek, la musique de ces films va aussi être rééditée en vinyle très bientôt. Un autre vinyle va aussi sortir ce trimestre chez Sub Rosa, L'Enfant Grandit. Pour une fois, ce n'est pas une musique de film mais une œuvre créée pour la naissance de ma deuxième fille, en 1977. Sur le label Pool Needle, spécialisé en musiques de film, il se prépare aussi une compilation de titres créés pour des productions flamandes et il y a encore un projet qui devrait voir le jour toujours cette année, un double album avec des musiques extraites de pièces de théâtre. Le concert que j'ai donné pour mes 70 ans au Planétarium de Bruxelles en 2018 va aussi être édité en CD sous le titre From Chaos to Cosmos.* » Bref, tout "médiatiquement discret" soit-il, Alain Pierre est non seulement totalement culte mais il va aussi publier encore plus de disques en 2022 que Stromae, Damsa, Angèle et Roméo Elvis réunis. On parle même de concerts live... à 74 ans ! Qui dit mieux ?



Jawhar

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN PHOTO : MAGNONE

Le retour du printemps marque l'arrivée du quatrième album de Jawhar. Avec ce disque baptisé *Tasweerah* (image ou portrait en tunisien), l'artiste pulvérise les frontières entre l'Afrique et l'Occident en quelques vignettes acoustiques soigneusement produites.

J'ai passé mon enfance en Tunisie. À une époque où Internet n'existait pas, il était difficile d'appréhender la diversité musicale. Dans mon pays, se procurer des disques en dehors des classiques du raï et du chaâbi, ça relevait quasi de l'exploit. En arrivant à Lille pour mes études, j'ai d'ailleurs réalisé tout le retard accumulé. Un exemple ? J'avais 20 ans lorsque j'ai appris l'existence de Jimi Hendrix... Quand je vivais encore à Radès, dans la banlieue de Tunis, j'ai toutefois eu la chance d'écouter cet album de Bob Marley

grâce à un ami dont le frère travaillait en France. De passage en Tunisie, il lui ramenait parfois des vinyles. C'est comme ça que j'ai découvert *Survival*, le reggae et la facette politique de Bob Marley. Sa musique était un moteur social. D'un coup, je réalisais qu'il était possible de défendre des opinions via des chansons. *Survival* m'a également confronté à l'ère post-colonialiste et aux tristes réalités du monde moderne. Découvrir un disque comme celui-là, à l'adolescence, ça laisse forcément des traces...

J'étudiais la littérature anglaise à Lille lorsque *Five Leaves Left* a surgi dans ma vie. Ce disque a été une révélation majeure, mais aussi une véritable porte d'entrée vers d'autres formes de musiques alternatives. C'est en écoutant l'une de mes premières compos qu'un ami m'a suggéré de me pencher sur l'œuvre de Nick Drake. Il était persuadé que ça allait me plaire. Difficile de lui donner tort... Les chansons de cet album faisaient écho à mes propres aspirations : elles mélangeaient avec subtilité poésie et intimité. Et puis, surtout, elles

entretenaient des liens étroits avec des textes écrits par Emily Dickinson ou William Blake. En tant que musicien, je considère *Five Leaves Left* comme une influence capitale.

En comparaison avec les chansons acoustiques de Nick Drake, celles de Bob Dylan se situent à l'extrême opposé. Sa proposition musicale est bien plus rustre, concrète, bavarde et engagée. J'avais une trentaine d'années quand je suis tombé sur *The Times They Are A-Changin'*. Durant cette période, j'écoutais aussi de l'ambient, du jazz, des griots africains, de la musique indienne ou le blues de Skip James. Mais à choisir, je retiens ce disque de Bob Dylan. On y retrouve notamment le morceau *With God On Our Side*, dans lequel il évoque les

guerres menées au nom d'un nationalisme empreint de dévotion religieuse. C'est un thème qui me touche. Bien que, dans mes chansons, je vise plutôt la religion lorsqu'elle occulte les évolutions sociales et les réalités de la vie moderne. Comme j'étais adulte quand j'ai découvert cet album, j'avais le recul nécessaire pour appréhender le côté roublard de Bob Dylan qui, très habilement, surfait sur l'actualité pour imposer son style. Malgré cet aspect arriviste, il a élaboré une recette musicale infaillible, totalement intemporelle.

Pendant longtemps, j'ai observé Radiohead de loin. Je ne me reconnaissais pas dans les morceaux de ce groupe qui, à mon sens, avait un petit côté ado attardé. Puis, l'album *In Rainbows* est sorti et toutes mes certitudes se sont effondrées. C'est dingue comme un disque peut modifier la perception que l'on a d'un projet... À mon sens, il s'agit d'un classique. Cet album forme un tout, cohérent de bout en bout. Après sa sortie, j'ai reconsidéré toute la discographie de Radiohead. Désormais, j'ai même

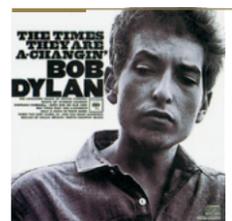
l'impression d'être un vrai fan. En tout cas, une chose est sûre : *In Rainbows* est arrivé au bon moment dans ma vie. Il marque l'évolution de mes goûts musicaux et symbolise mon besoin d'ouverture à une esthétique à la fois plus pop et expérimentale.



Bob Marley & The Wailers
Survival
1979



Nick Drake
Five Leaves Left
1969



Bob Dylan
The Times They Are A-Changin'
1964



Radiohead
In Rainbows
2007



© SIMON VANRIE

Simon Vanrie



TEXTE : DIDIER STIERS

Des noms de "clippés" ? Son CV en renseigne déjà quelques-uns et non des moindres. Entre autres : Antoine Wielemans, Girls In Hawaii, François Breut, Nicolas Michaux, Saule, Blanche, Stephan Eicher, Marc Lavoine, Bertrand Belin... Et dire que tout a commencé pour lui comme un projet de copains (sic) !

Voilà 13 ans aujourd'hui que Simon Vanrie est attaché à Nada, où il a d'abord été agent pendant un moment. « Mais c'est comme ça que j'ai commencé à tourner des clips. Plutôt pour des groupes d'amis fauchés qui n'avaient pas d'images et qui cherchaient quelqu'un. Au début, je le faisais avec un bon copain, Brice VDH, qui réalise aussi à plein temps maintenant. » À l'époque, tous deux s'organisaient des petits-déjeuners créatifs et laissaient aller leur imagination : « J'allais boire un café chez lui, j'apportais les croissants, et puis on discutait de ce qu'on pouvait faire comme clips, sans les tourner, en fait. C'était une manière de se voir, de parler de trucs. Après, j'ai amené des projets, pour des groupes qui cherchaient. Ce n'était pas aussi professionnel qu'aujourd'hui : on découpait à peine, on pensait à quelques idées, on trouvait un lieu... C'était une sorte de laboratoire pendant un jour ou deux. C'était un peu comme aller voir un match de foot ou pratiquer une activité "extra-boulot". Après, on nous a donné plus d'argent, plus de temps, et ça s'est donc professionnalisé. »

Sorti en 2007 de Saint-Luc où il a étudié la pub, Simon Vanrie a aussi pratiqué la photo, chez Nada... « Quand il y en avait à faire pour un groupe... fauché toujours, ou du graphisme, je m'en chargeais. Ça s'inscrivait un peu dans cette continuité.

« J'avais envie de confronter un environnement assez dur, brut, avec une silhouette et un visage doux », explique Simon Vanrie dans sa note d'intention annonçant le clip de *Dérives urbaines* dans la ville cannibale. Avec François Breut, tout a commencé par les photos

pour la pochette de l'album *Flux Flou de la Foule*. Il la retrouvera pour mettre en images son duo avec Jawhar, *La fissure*, puis Jawhar lui-même pour faire de même avec *Foug laggom* issu du nouvel album de ce dernier.

Le booking, c'est une relation à long terme et je détestais l'idée selon laquelle ce n'est jamais de la faute du groupe si on ne trouve pas de dates, c'est parce que tu n'as pas bien fait ton boulot. J'aime la relation plus courte : aujourd'hui, il se passe un bon mois entre le moment où on se parle, le tournage et la remise du clip, et puis a priori, on ne retravaille pas ensemble avant un bon moment. »

Pour celui qui vit désormais son métier comme une relation d'égal à égal (« L'artiste te voit plus comme un artiste »), c'est en général la chanson elle-même qui le décide à dire oui. « Et l'humain, bien sûr, qu'on ne veut pas décevoir, pour qui on veut sortir un truc bien, qui serve la chanson. » C'est sa philosophie qui fait en quelque sorte sa touche perso. Le réalisateur n'est pas trop amateur des scénarios très écrits (« J'aime les montages mouvants »), mettant l'accent sur la composition du cadre, les jeux de perspectives, le foisonnement des idées (« Pour éviter qu'on zappe et pour captiver l'attention jusqu'au bout »). Et surtout : il préfère ce qu'il appelle un "mood général" aux clips narratifs. Tout simplement parce que dans ceux-ci, la chanson passe la plupart du temps au second plan.

www.vimoo.com/simonvanrie

www.instagram.com/simon.vanrie



©PHILIPPE CORNET

Nicolas Wieërs

Après deux années compliquées – annulation du festival en 2020 et édition uniquement en streaming en 2021 – le Balkan Trafik revient cette année quasi exclusivement en extérieur (un seul concert est prévu en salle, au Delta à Namur avec Goran Bregovic). C'est Nicolas Wieërs qui en est le créateur et l'âme depuis quinze ans. Et ses premiers coups de cœur musicaux étaient pourtant bien loin des Balkans.



Salif Keïta (1949) est un chanteur et musicien malien au succès international. Il fait partie des figures de proue de la "World music" et est assurément l'un des artistes les plus renommés de son pays.

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

« Adolescent, j'ai accroché à la techno et aussi au rock punk "underground" avec des groupes comme Sonic Youth, une musique très expressive qui donnait envie de sortir un peu de ses gonds. Deux styles que se partageaient mes amis ados de l'époque. C'est au fil du temps que j'ai découvert d'autres musiques : par exemple, pendant mes études à l'AD, j'ai eu un job bénévole à Couleur Café et j'ai découvert Salif Keïta. Je connaissais déjà l'album Moffou avec des morceaux qui m'ont marqué comme Ana Ne Ming ou Moussolou. Sur scène, c'était absolument fabuleux, il y avait tellement d'émotion et de puissance avec seulement ces instruments traditionnels. »

En vrai bourlingueur, Nicolas se nourrit de toutes les rencontres possibles. Alors qu'il accompagne un Kurde qui rejoint sa famille, « après un voyage jusqu'à Istanbul et puis une longue route dans les montagnes », il entend lors d'une fête de mariage, Sahe Bedo, une autre découverte chargée d'émotion : « J'ai craqué sur un morceau, Ey Dilbere, il faut vraiment écouter ça ! ». Autre rencontre, dans un snack bruxellois cette fois, et autre destination : il accompagne un Albanais du Kosovo pour y rencontrer son frère et c'est un nouveau choc culturel. C'est ainsi qu'il découvre un mix d'Orient et d'Occident, les rhapsodes du Kosovo, les chants bulgares, les iso-polyphonies albanaises. « Je fonctionne beaucoup à l'émotion : entre le Kurdistan et les Balkans, j'ai pris le chemin de droite et ainsi est né Balkan Trafik. J'ai plongé dans cette musique du monde et je me retrouve à organiser un festival ! ». Très tôt, le festival s'ouvre aux rencontres, aux résidences, aux expositions, au street art : « Encore une fois, je construis des projets toujours sur des émotions. Comme par exemple avec Jawhar. Sa voix est superbe et lors d'un concert au Botanique, je me suis dit qu'elle se marierait très bien avec celle de Mitsoura, une magnifique chanteuse tzigane-hongroise à la voix atypique. C'est ainsi qu'on a produit un spectacle 100% Balkan Trafik. »



©ALEXIS VASSIVIÈRE

Smahlo

2022 sera son année. Celle de la confirmation de ce talent brut avec la sortie au printemps de son premier EP. Loin du rap, Smahlo semble avoir à cœur de délivrer son message positif à travers le chant. Lui qui fut dès le plus jeune âge biberonné au son gospel africain, rêve aujourd'hui de marcher dans les pas des grandes voix du Congo. C'est d'ailleurs à sa petite enfance que remonte l'anecdote qu'il nous livre aujourd'hui...

TEXTE : NICOLAS CAPART

« La fameuse histoire du bac à sable... Je devais avoir six ou sept ans, et je me suis fait une petite escapade en solitaire à travers la ville. Je faisais du skateboard devant chez moi comme souvent. La rue se prolongeait par une grande descente qui allait jusqu'à la Place Flagey, que j'ai décidé de dévaler ce jour-là, je ne sais pas très bien pourquoi. C'était l'été, il faisait chaud, et arrivé là-bas je me suis mis à jouer avec les autres gosses en courant à travers les jets d'eau. J'y suis resté une bonne partie de l'après-midi, j'ai même partagé le goûter avec d'autres mamans qui étaient là à surveiller leurs enfants... À un moment, une fanfare venant de la Place Blyckaerts est passée. Je crois y avoir reconnu des visages familiers et j'ai donc décidé de les suivre. D'autant qu'à l'époque, j'adorais déjà la musique, tous ces tambours et ces instruments m'attiraient irrésistiblement. Je me souviens que certains membres de l'orchestre m'avaient laissé participer et jouer avec eux, j'étais comme un fou... Plus tard, quand le cortège s'est dissout, je suis monté dans le bus 95, pour retourner vers mon quartier. Je suis descendu un arrêt ou deux avant la gare d'Etterbeek. Tout près de là et de l'hôpital d'Ixelles se trouvait un escalier qu'on empruntait souvent et qui menait directement vers des bacs à sable à l'entrée d'un parc. J'ai foncé et j'y ai trouvé à nouveau d'autres enfants avec lesquels j'ai joué pendant un long moment. Mais ledit parc fermait la nuit et je me suis retrouvé coincé à l'intérieur. J'étais tout petit et cette promenade m'avait épuisé, du coup je me suis couché sous la balançoire et je me suis endormi. Mes parents étaient en panique, forcément... Ils me cherchaient depuis des heures. Tant et si bien que j'ai fini par entendre leurs voix dans mon sommeil, qui appelaient mon prénom non loin d'où j'étais. Mon grand frère a fini par me retrouver et a escaladé la grille pour venir me récupérer. Et tout est rentré dans l'ordre (...) C'est la première fois que je suis parti en freestyle (rires). »



www.amplo.be

TU JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif.

WE'VE GOT
YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix. Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture!

sabam.be

sabam
for culture

Retrouvez Larson sur le web : www.larsonmag.be

et sur les réseaux sociaux :

- @magazinolarson
- @larsonmagazine
- @LarsonMagazine

Découvrez également tou·te·s les artistes en écoute sur **Spotify** via le profil du Conseil de la Musique

Vivez la Culture !



BÉRODE
POP NÉO SOUL
20.04.2022 - 20H30

GAËLLE SOLAL (GUITARE)
MUSIQUE CLASSIQUE
08.03.2021 - 19H30

GOVRACHE/PANDORE
CHANSON FRANÇAISE
21.04.2022 - 20H30

LEÏLA HUISSOUD
CHANSON FRANÇAISE
19.03.2022
& 20.03.2022 - 20H30

MÉLANIE ISAAC
CHANSON FRANÇAISE
12.03.2022 - 20H30

T-99
BLUES
23.04.2022 - 20H30

YAO/CLEMIX
SLAM/SOUL/RAP/ELECTRO/FUNK
25.03.2022 - 20H30

GAUVAIN SERS
CHANSON FRANÇAISE
24.03.2022 - 20H30

DANI
CHANSON FRANÇAISE
27.04.2022 - 20H30

TIM DUP
CHANSON FRANÇAISE
26.03.2022 - 20H30

W:Hall

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL
Réservation : Tél. : 02/773.05.88 - whall.be

